



MAUDITS SOIENT LES FRUITS LOURDS

Luna M.

ÉDITION FUSIANIMA

Maudits Soient les Fruits Lourds

Par Luna M.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Zénith Éternel	4
Chapitre 2 : L'Arrivée de l'Intrus	8
Chapitre 3 : Dentelles et Fermentations	13
Chapitre 4 : Le Secret des Puits	18
Chapitre 5 : L'Arpenteur de l'Ombre	23
Chapitre 6 : Le Sang de la Matriarche	28
Chapitre 7 : L'Orchestre des Racines	33
Chapitre 8 : La Tentation du Cristal Noir	38
Chapitre 9 : Les Fiancées de Sel	43
Chapitre 10 : L'Offrande Manquée	47
Chapitre 11 : L'Exhumation de la Vérité	51
Chapitre 12 : Le Banquet des Ombres	55
Chapitre 13 : La Noce de Cristal	59
Chapitre 14 : Le Cœur de l'Écorce Brisé	64
Chapitre 15 : Le Premier Crépuscule	68

Chapitre 1

Le Zénith Éternel

Le soleil n'était plus un astre, mais une plaie d'or figée au sommet de la voûte céleste, un clou de lumière incandescente enfoncé dans le crâne du monde. Dans le Bayou Rouge, le temps s'était arrêté comme une horloge noyée sous le limon. L'air n'était qu'un linceul de vapeur rousse, une étoffe pesante qui collait à la gorge, chargée des effluves de la sève qui bout et du sucre qui s'aigrit. Rien ne bougeait, sinon les ombres qui refusaient de s'étirer, tapies au pied des troncs comme des bêtes craintives attendant la fin d'un interminable midi.

Elara avançait parmi les rangées du verger, ses pieds s'enfonçant dans une boue qui avait la consistance et la couleur d'un vin vieux. Ses mains, autrefois pâles, étaient désormais des parchemins d'argile tachetés de jus de cristal violet, une encre indélébile que seule la mort pourrait effacer. Elle portait sur ses épaules le poids d'un silence millénaire, celui du Domaine de l'Écorce, où chaque feuille semblait forgée dans un cuivre battu par des mains invisibles.

Les Pêches de Verre pendaient aux branches comme des larmes de ténèbres. Elles n'étaient pas faites de chair tendre, mais d'un obsidienne translucide, un verre sombre qui capturait la lumière immobile pour la transformer en un éclat funèbre. À l'intérieur de leurs parois lisses, on devinait des filaments d'argent, des veines de mercure qui s'agitaient selon un rythme secret. C'était la moisson des péchés, le fruit des racines qui fouillaient les secrets de la lignée, là où la terre n'oubliait rien.

Elara s'arrêta devant l'Arbre-Pivot, le plus ancien de la fratrie végétale, dont l'écorce était striée de runes naturelles, de cicatrices qui ressemblaient à des visages hurlants. Elle tendit une main tremblante vers une pêche particulièrement lourde. Dès que ses

doigts effleurèrent la surface froide du fruit, une secousse électrique parcourut son bras, une décharge de glace au milieu de la fournaise.

Le fruit battait.

Ce n'était pas le frémissement d'une brise inexistante, mais une pulsation sourde, un battement de cœur organique qui résonnait jusque dans la moelle de ses os.

Boum-doum. Boum-doum. Un tambour de guerre enterré dans une forêt de verre.

« Tu es en avance cette année, murmura-t-elle, et sa voix n'était qu'un froissement de feuilles sèches dans l'immensité stagnante. Tu as soif de la blancheur de ma sœur, n'est-ce pas ? »

Elle pressa son oreille contre l'écorce de l'arbre, ignorant la morsure de la chaleur. Le bois ne sentait pas la forêt, mais la vieille dentelle et le métal oxydé. C'était l'odeur de la maison, l'odeur de sa mère qui, là-bas, derrière les volets clos de la demeure de porcelaine, s'acharnait à noyer l'angoisse sous des litres de sirop de rose. La maison elle-même semblait un grand insecte blanc aux ailes froissées, posé sur un tapis de racines dévorantes.

Soudain, le sol sous ses pieds cessa d'être une terre ferme pour devenir une membrane vibrante. La pulsation du fruit se propagea à la terre, et un murmure s'éleva des profondeurs. Ce n'était pas un son que l'on entend avec les oreilles, mais une vibration que l'on reçoit dans le sang, un chant de sédiment et d'os broyés.

« Elara... Petite cueilleuse de poussière... »

La voix était rocailleuse, chargée de la saveur du fer et du bois de cèdre. Elle émanait du pilier central de la demeure, là où, selon la légende que l'on se chuchotait à l'heure où les lucioles s'éteignent, le Premier Ancêtre avait été muré vivant pour que la maison ne s'effondre jamais dans le marais.

« La sève devient amère, Elara. Le festin de soie se prépare, mais c'est nous qui aurons faim. »

Elara frissonna, et une goutte de sueur coula le long de sa tempe comme une perle de résine ambrée. Elle voyait déjà, à travers les fenêtres hautes de la maison, les silhouettes des servantes qui s'agitaient comme des fantômes de tulle autour de Céleste. Sa sœur, la fiancée de verre, dont la beauté était si fragile qu'elle semblait n'être faite que de reflets. Céleste allait se marier, elle allait lier son destin à une autre lignée, et ce départ était une déchirure dans le voile qui maintenait le domaine en équilibre.

La terre réclamait son dû. Chaque mariage au Domaine de l'Écorce exigeait une offrande, mais cette fois-ci, les Pêches de Verre ne brillaient pas d'un éclat mélancolique ; elles vibraient d'une fureur noire.

« Cueille-moi, cueille l'amertume avant qu'elle ne nous dévore tous, » reprit la voix souterraine, plus pressante, comme le craquement d'une charpente qui cède sous le poids des ans.

Elara referma ses doigts sur le fruit de cristal. Elle sentit la pulsation s'accélérer, s'accorder à son propre rythme cardiaque. La pêche était brûlante maintenant, un charbon ardent enveloppé de nuit. Elle tira. La tige résista, comme si elle était faite de tendons d'acier, puis elle céda dans un bruit de verre brisé.

Un liquide sombre, épais comme du goudron mais scintillant comme un ciel étoilé, perla de la blessure de la branche. Elara porta le fruit à ses yeux ambrés. À travers la paroi de cristal noir, elle ne vit pas sa propre image, mais le reflet d'une salle de bal envahie par les ronces, où des squelettes en robes de dentelle dansaient une valse muette sous un plafond de nuages pourpres.

Le Zénith Éternel sembla soudain vaciller. Un vent de poussière d'or se leva, le premier souffle d'air depuis des siècles, mais il n'apportait aucune fraîcheur. Il portait en lui l'odeur de la décomposition magnifique, celle des fleurs de lys qui pourrissent dans des vases de cristal de roche.

Le Bayou Rouge s'agita. L'eau stagnante, ce sang vieux de la terre, commença à bouillonner doucement. Les racines des arbres se tordirent comme des serpents de bois cherchant une issue, ou peut-être une proie. Elara serra le fruit contre son cœur, sentant sa robe de lin se tacher d'une ombre violette irrémédiable.

« Le festin commence, murmura-t-elle à l'adresse de l'ancêtre. Mais ce n'est pas de la confiture que nous servirons à table. »

Elle tourna le dos au verger et marcha vers la maison, ses pas laissant dans la boue rouge des empreintes de verre brisé qui brillaient comme des diamants maudits sous le soleil qui refusait de mourir. Chaque pas l'éloignait de la simple cueilleuse qu'elle avait été, et chaque battement du fruit dans sa main lui rappelait que dans ce domaine, la magie n'était pas un don du ciel, mais une lente et splendide agonie dont elle était désormais l'instrument.

Au loin, le carillon de la demeure de porcelaine sonna l'heure du repas, un son cristallin et fêlé qui se perdit dans la rumeur sourde des racines qui continuaient de hurler sous la boue. Le mariage approchait, et avec lui, le réveil de tout ce qui aurait dû rester enfoui sous le silence du Bayou Rouge.

Chapitre 2

L'Arrivée de l'Intrus

La rumeur métallique d'une mécanique étrangère déchira le voile de vapeur qui stagnait sur le Bayou Rouge, une plainte d'acier froissé qui semblait insulter le silence millénaire des cyprès chauves. Julian apparut à l'orée du Domaine de l'Écorce comme une écharde d'argent fichée dans une chair trop mûre. Il avançait sur le sentier de terre battue, son costume de drap gris, impeccable et sec, jurant avec la moiteur écrasante qui transformait l'air en une soupe d'ambre et de pollen. Dans sa main, il serrait une mallette de cuir fauve, un reliquaire de certitudes géométriques dont le fermoir de cuivre jetait des éclairs bravaches sous le soleil immobile, ce grand œil d'or qui refusait de cligner.

Elara l'observait depuis la balustrade de la véranda, là où le bois mort de la demeure exsudait une résine noire et collante. Elle sentait encore, contre sa hanche, le poids du fruit de cristal qu'elle venait de cueillir, un cœur de ténèbres qui battait la chamade sous son tablier de lin. Pour elle, l'arrivant n'était pas un homme, mais une anomalie, un trait de plume trop droit tracé sur un parchemin froissé par l'humidité. Ses bottes, d'un cuir si brillant qu'elles semblaient n'avoir jamais touché le sol, s'enfonçaient pourtant dans la boue écarlate, cette mélasse de terre et de souvenirs qui refusait de le laisser passer sans exiger son tribut de propreté.

L'intrus s'arrêta devant le grand portail dont les volutes de fer forgé imitaient des ronces prêtes à se refermer. Il sortit de sa poche une montre à gousset, un petit astre mécanique qu'il consulta avec une gravité dérisoire.

« Trois heures et dix-sept minutes, murmura-t-il, sa voix résonnant avec la clarté d'une cloche de cristal dans une crypte. Le cadran indique que la course du soleil

devrait être plus basse. Vos méridiens semblent souffrir d'une paresse inexplicable, Mademoiselle. »

Elara descendit les marches, chaque pas craquant comme un os sec. Elle ne répondit pas immédiatement. Elle laissa l'odeur de Julian l'envahir : un parfum de savon à l'huile de cade, de papier neuf et d'encre de Chine. C'était l'odeur de l'ordre, de la bibliothèque, de tout ce qui meurt lorsqu'on l'enferme entre deux reliures. Elle, elle sentait la fermentation, le sucre brûlé et la vase primordiale.

« Le temps ne coule pas ici, Monsieur, finit-elle par dire, sa voix plus rauque que le froissement des feuilles de tabac. Il s'accumule. Il stagne dans les racines jusqu'à ce que la terre soit trop lourde pour tourner. Pourquoi êtes-vous venu porter votre ombre sur ce qui cherche déjà à s'enfouir ? »

Julian esquissa un sourire, un pli léger qui ne parvint pas à ses yeux, lesquels restaient fixés sur la végétation luxuriante et obscène qui semblait vouloir dévorer la maison. Il posa sa mallette sur le pilier du portail et l'ouvrit. À l'intérieur, une armée de compas, de thermomètres et de fioles graduées brillaient d'une lueur clinique.

« Je suis envoyé par le Conseil des Arpenteurs, expliqua-t-il en ajustant une paire de lunettes aux verres bleutés. Vos vergers sont une anomalie thermique sur nos cartes. On parle de pêches qui pèsent le poids du plomb et de sève qui chante les soirs d'orage. Je suis ici pour mesurer, classifier, et ramener ce domaine à la raison de la géologie. La magie n'est qu'une équation dont nous n'avons pas encore isolé les inconnues. »

Il fit un pas de plus, et le sol sous ses pieds émit un gémissement liquide. Une racine, épaisse comme le bras d'un homme et couverte de mousse iridescente, sembla se cabrer légèrement sous la pression de son talon. Julian ne cilla pas, mais ses doigts se crispèrent sur un baromètre en laiton.

« Voyez-vous, continua-t-il avec une ferveur presque religieuse, la structure moléculaire de ce sol est fascinante. Cette couleur rouge... c'est sans doute une oxydation ferrique massive. Rien qui ne puisse être expliqué par une étude sédimentaire rigoureuse. »

Elara s'approcha de lui jusqu'à ce qu'elle puisse voir le reflet de la maison déformé dans ses lunettes bleues. Elle vit le Domaine de l'Écorce, non comme une demeure de bois blanc, mais comme un squelette de baleine échoué dans une mer de sang.

« Vous voulez mesurer la fièvre du Bayou avec un tube de verre ? » demanda-t-elle, un rire amer fleurissant sur ses lèvres. « Vous voulez mettre en bouteille le cri des ancêtres pour l'étudier sous une lampe à huile ? Le Bayou Rouge n'est pas une mine de fer, Monsieur Julian. C'est un ventre. Et ce qu'il porte en son sein ne se laisse pas diviser par vos règles. »

Elle tendit la main et effleura le bras de l'arpenteur. Sa peau était chaude, d'une chaleur humaine et fragile, si différente de la température spectrale des Pêches de Verre. Au contact de ses doigts tachés de jus violet, Julian tressaillit. Il regarda la trace sombre que la jeune femme laissait sur sa manche grise, une empreinte qui semblait s'étendre, palpitante, comme une méduse d'encre dans l'océan.

« Votre robe... » balbutia-t-il, perdant pour la première fois sa superbe. « Elle est couverte de... quoi est-ce ? On dirait du verre pilé mêlé à de la mûre sauvage. »

« C'est le prix de la cueillette, répondit Elara en reculant. Ma sœur se marie bientôt. Nous préparons le festin. Les fruits noirs sont arrivés à maturité. Ils sont impatients de rencontrer des palais aussi... rationnels que le vôtre. »

Le vent se leva, une haleine moite qui transportait le chant lointain et désaccordé de l'orchestre de racines. Julian fronça les sourcils, sortant un carnet de notes de sa poche. Il commença à écrire frénétiquement, ses doigts agitant sa plume comme le

scalpel d'un chirurgien tentant d'opérer une tempête.

« Fréquences acoustiques anormales, dictait-il à mi-voix pour lui-même. Température ambiante : quarante-deux degrés, stable. Humidité : saturation totale. Le sujet semble présenter des signes de délire mythologique induit par l'isolement géographique... »

Un craquement sonore retentit derrière eux. Dans le verger, un arbre s'était brusquement incliné, ses branches de jais frôlant le sol avec un bruit de porcelaine brisée. Une Pêche de Verre se détacha et tomba dans la boue. Au lieu de s'écraser, elle s'enfonça lentement, émettant une lueur violette qui illumina brièvement les veines de la terre sous leurs pieds.

Julian s'accroupit, fasciné malgré lui, tendant la main vers l'endroit où le fruit avait disparu.

« Ne le touchez pas », ordonna Elara, sa voix n'étant plus qu'un souffle chargé de menace et de pitié. « Si vous plongez vos doigts dans cette terre, elle ne vous les rendra pas. Elle cherchera votre cœur, car elle a oublié le goût de ce qui bat par simple mouvement mécanique. »

L'intrus suspendit son geste. Il leva les yeux vers Elara, et pour la première fois, la certitude dans son regard vacilla. Derrière les verres bleus, elle vit une étincelle de terreur pure, une petite luciole de panique qui se débattait contre l'immensité de l'irrationnel.

« Pourquoi la lumière est-elle si... ancienne ? » demanda-t-il d'une voix soudainement enfantine. « Le soleil ne devrait pas avoir cette consistance de miel rance. C'est optiquement impossible. »

« Ici, l'impossible est la seule loi qui n'ait pas encore été dévorée par la mousse », répondit Elara en lui désignant la maison du doigt. « Venez. Ma mère a préparé de la

confiture. Elle dit que c'est le meilleur moyen de sceller les lèvres de ceux qui posent trop de questions. Mais prenez garde, Monsieur l'Arpenteur. Au Domaine de l'Écorce, on ne mange pas les fruits. Ce sont les fruits qui vous goûtent, pour savoir quelle partie de votre âme est assez mûre pour être récoltée. »

Julian ramassa sa mallette, ses outils s'entrechoquant avec un bruit de ferraille vaine. Il suivit Elara sur le chemin, mais ses pas n'étaient plus assurés. Il marchait comme un homme sur un lac de glace fine, terrifié à l'idée que sa logique ne soit pas un rempart, mais un poids mort prêt à l'entraîner vers les profondeurs écarlates.

Autour d'eux, le Bayou sembla se refermer, les arbres de verre resserrant leurs branches comme des doigts de squelettes entrelacés pour une prière impie. Le mariage de Céleste n'était plus qu'à quelques battements de cœur, et l'intrus, avec son compas et sa montre, n'était qu'un ingrédient de plus pour la lente et magnifique décomposition qui s'annonçait.

Alors qu'ils franchissaient le seuil de la demeure de porcelaine, une cloche sonna dans le lointain, un son sourd et profond qui ne venait pas d'un clocher, mais des entrailles mêmes du sol. Julian regarda sa montre une dernière fois : les aiguilles tournaient désormais à l'envers, folles, ivres de ce temps nouveau qui ne connaissait ni les secondes, ni les siècles, mais seulement la croissance impitoyable de la forêt.

« Bienvenue chez nous », murmura Elara, alors que l'obscurité sirupeuse de l'entrée les engloutissait. « J'espère que vous avez faim de vérités amères. »

Chapitre 3

Dentelles et Fermentations

L'air dans le grand salon de la demeure de porcelaine n'était plus une simple haleine de vent, mais une vapeur d'ambre et de soupirs, une nappe de chaleur si dense qu'elle semblait vouloir figer les gestes des vivants dans une éternelle résine. Les rideaux de mousseline, jaunis comme de vieux os, pendaient aux fenêtres sans un tressaillement, tandis qu'au-dehors, le soleil de plomb frappait le Bayou Rouge avec la régularité d'un marteau sur une enclume d'or. Sous les planchers, Elara sentait les racines des Pêches de Verre s'étirer, pareilles à des doigts de noyés cherchant une prise, et leur pouls sourd, ce tambourinement de cristal noir, résonnait jusque dans la pulpe de ses propres doigts.

Au centre de cette étuve sacrée, Mère-Sangsue trônait. Elle était drapée dans des soies d'un violet si sombre qu'elles paraissaient absorber la maigre lumière de la pièce. Ses mains, agiles comme des araignées tissant l'oubli, manipulaient une cuillère d'argent terni au-dessus d'une forêt de bocaux de cristal. C'était l'heure de la Dégustation, le rituel où le sucre devait masquer l'amertume des racines.

— Goûte, ma douce enfant, murmura la Matriarche d'une voix qui rappelait le froissement des feuilles mortes sous un pas pesant. Goûte la patience de la terre.

Céleste était assise en face d'elle, une poupée de nacre égarée dans un océan de dentelles. Sa robe de mariée, une architecture de fils d'araignée amidonnés et de tulle spectral, semblait déjà l'emprisonner, montant jusqu'à son menton comme une marée de givre. Elle était pâle, d'une pâleur qui n'appartenait pas au monde des hommes ; sa peau était devenue si fine que l'on devinait, sous la tempe, le trajet d'une veine d'un bleu minéral, presque électrique.

La cuillère s'approcha des lèvres de la fiancée. Elle contenait une substance visqueuse, une confiture d'un rouge si profond qu'elle semblait noire, à moins que la lumière ne vienne y réveiller des éclats de verre pilé. C'était le fruit du verger, réduit en un sirop de péchés et de sève ancienne. Elara, postée dans l'ombre de l'embrasement, sentit une pointe d'acidité lui brûler la gorge. Elle savait que chaque cuillerée n'était pas une nourriture, mais un scellé posé sur l'âme de sa sœur.

Céleste ouvrit la bouche. Le contact du métal fut un choc. Dès que le sirop toucha sa langue, un frisson parcourut son corps frêle. Ses yeux s'embruèrent, devenant deux globes d'opale laiteuse.

— C'est... c'est lourd, maman, parvint à chuchoter Céleste. Comme si j'avalais des pierres de lune.

— C'est la consistance de ton nouveau nom, répondit Mère-Sangsue avec un sourire qui ne découvrait pas ses dents. La lignée doit peser pour ne pas s'envoler avec les chimères. Encore une. Pour la clarté de ton sang.

Elara fit un pas en avant, ses bottes de cuir lourd craquant sur le parquet qui semblait gémir sous elle.

— Elle n'en peut plus, mère. Regardez ses mains. Elles tremblent comme des feuilles avant l'orage.

Mère-Sangsue ne tourna pas la tête, mais l'air autour d'elle se rafraîchit soudainement, une bouffée d'hiver au cœur de la fournaise.

— Elara, la cueilleuse aux doigts tachés d'impuretés... Toujours à écouter les murmures du sol plutôt que la sagesse du chaudron. Ta sœur ne décline pas, elle fermente. Elle se prépare pour la grande alchimie du seuil. La dentelle demande de la

rigidité, et le sucre, de l'abandon.

Sur la table, les dentellières de l'ombre — de vieilles parentes aux visages flous, dont les noms avaient été effacés par les décennies de brume — s'affairaient sur le voile de Céleste. Leurs aiguilles d'os entraient et sortaient du tissu avec un bruit de griffes sur de la soie. Elles ne cousaient pas seulement des motifs de fleurs et de lianes ; elles brodaient des entraves, liant chaque fibre du vêtement aux battements de cœur de la maison.

Céleste laissa échapper une petite toux sèche. Un éclat de cristal, pas plus gros qu'un grain de sable mais brillant d'un éclat maléfique, tomba de ses lèvres sur la nappe immaculée.

Elara se précipita, mais Mère-Sangsue fut plus rapide. D'un geste d'une fluidité de prédateur, elle ramassa le fragment et l'engloutit dans la poche de son tablier de velours.

— Ce n'est rien, déclara-t-elle, ses yeux brillant d'une lueur de braise mourante. Simplement l'excédent de lumière qui s'échappe. Julian arrive avec ses instruments de mesure, il ne doit trouver qu'une perfection de marbre.

Julian. L'intrus. Il était là, quelque part dans les couloirs de cette demeure qui changeait de forme selon ses humeurs. Elara sentait sa présence comme une fausse note dans une symphonie de racines. Il apportait avec lui l'odeur du métal froid et de la logique, des choses qui n'avaient pas leur place ici, là où la réalité fermentait comme un fruit oublié sous un soleil de plomb. Elle se demanda s'il verrait la vérité : que Céleste n'était pas une mariée qu'on pare, mais un sacrifice qu'on glace.

— La robe est trop serrée, dit soudain Céleste, sa voix devenant étrangement cristalline, comme si ses cordes vocales se changeaient en cordes de harpe. Je sens les fils qui entrent dans ma peau. Ils... ils boivent.

— La robe se nourrit de ta docilité, ma chérie, murmura une des dentellières sans lever les yeux de son ouvrage. Plus tu seras sage, moins elle aura soif.

La pièce commença à tourner doucement aux yeux d'Elara. Les effluves de sucre brûlé, de jasmin nocturne et de terreau humide composaient un parfum enivrant, une drogue qui cherchait à engourdir sa volonté. Elle regarda les jarres alignées sur les étagères : des pêches entières y flottaient dans un liquide sirupeux, leurs peaux noires irisées de reflets huileux. Elles ressemblaient à des cœurs arrachés à des géants de bois, conservés pour une faim future.

— Il faut arrêter cela, dit Elara, sa voix vibrant d'une autorité qu'elle ne se connaissait pas. Le verger hurle, mère. Je l'entends. Les racines ne veulent plus nous porter, elles veulent nous dévorer. La noce ne sera pas une union, mais un effondrement.

Mère-Sangsue se leva enfin. Elle était immense, sa silhouette découpée contre la lumière crue de la fenêtre. Elle s'approcha d'Elara, et l'odeur qui émanait d'elle était celle d'une cave oubliée, d'une douceur qui a tourné au vinaigre.

— Le verger ne hurle pas, Elara. Il chante. Et Céleste est la note la plus haute de son cantique. Si tu ne peux pas supporter la mélodie, retourne dans la boue avec tes ancêtres. Mais ne viens pas troubler la cristallisation de ta sœur. Elle devient ce que nous aurions toutes dû être : une beauté immuable, une fleur qui ne fanera jamais sous les doigts du temps.

Elara regarda Céleste. La fiancée semblait maintenant lointaine, très loin, ses yeux fixés sur un point invisible dans l'air vibrant de chaleur. Ses doigts, posés sur la table, commençaient à prendre une teinte bleutée, la texture de l'agate. Elle n'était plus tout à fait humaine, déjà à moitié statue, déjà à moitié fruit.

À cet instant, un craquement sinistre retentit dans les profondeurs de la maison. Ce n'était pas le bois qui travaillait, mais quelque chose de plus profond, de plus ancien. Une fissure apparut sur le carrelage de la cuisine attenante, et une traînée de sirop noir commença à ramper sur le sol, telle une ombre liquide cherchant à rejoindre les pieds de la mariée.

Le mariage approchait, et avec lui, la certitude que la porcelaine allait voler en éclats. Elara serra les poings, sentant sous ses ongles la terre du bayou qui l'appelait, lui réclamant de creuser, de fouiller, de briser le cycle avant que le dernier bocal ne soit scellé sur la vie de sa sœur. Les préparatifs ne faisaient que commencer, mais l'odeur de la fermentation était déjà celle d'une fin du monde parfumée à la pêche.

Dans le silence qui suivit, seule la cloche lointaine, enterrée sous les marais, continua de sonner son glas invisible, comptant les battements d'un temps qui s'écoulait désormais comme du plomb fondu dans les veines du Domaine de l'Écorce.

Chapitre 4

Le Secret des Puits

La chaleur n'était plus une simple température, mais une créature de soufre et de miel ambré qui s'enroulait autour des colonnes de la demeure, étouffant les derniers soupirs du vent. Dans le Domaine de l'Écorce, le temps s'était cristallisé en une mélasse épaisse, où chaque mouvement d'Elara semblait fendre une eau invisible et résistante. Ses pieds nus ne rencontraient que le baiser brûlant des dalles, tandis que l'odeur de la fermentation — ce parfum de sucre qui pourrit et de terre qui s'ouvre — montait des vergers comme une prière impie. Les Pêches de Verre, suspendues à leurs branches de jais, pulsaient d'un éclat sombre, battant la mesure d'un cœur souterrain que seule Elara semblait entendre. C'était un tambour de guerre sourd, une vibration qui remontait par ses talons et venait mourir dans sa gorge.

Elle vit l'ombre de sa sœur se détacher du péristyle, une silhouette de soie et de brume qui s'étirait sur le sol comme une tache d'encre sur un parchemin de soleil. Céleste marchait avec une légèreté surnaturelle, ses talons ne provoquant aucun craquement sur le bois mort, ses mouvements fluides comme le mercure. Elle portait entre ses mains un flacon de verre soufflé, une fiole dont le contenu irradiait une clarté lunaire, une lumière froide qui semblait dévorer l'air chaud autour d'elle. Elara sentit un frisson de givre parcourir sa nuque. Elle la suivit, se fondant dans les replis des rideaux de dentelle qui pendaient comme des linceuls aux fenêtres ouvertes, traversant les pièces où les bocaux de confiture s'alignaient tels des organes de verre conservés dans du sang de fruit.

Céleste s'éloigna de la maison, s'enfonçant vers la zone des Puits de l'Oubli, là où la terre du Bayou Rouge devient une bouillie d'argile et de racines ancestrales. Les puits n'étaient pas de simples trous d'eau ; ils étaient les bouches de pierre du domaine, des

orifices bordés de mousses argentées qui aspiraient les secrets pour les digérer dans les entrailles de la vase. Elara se dissimula derrière le tronc torturé d'un pêcher dont les fruits étaient si lourds qu'ils touchaient presque le sol, leurs cœurs de cristal noir vibrant d'une intensité fiévreuse.

Arrivée au bord du puits central, celui que l'on nommait la Gorge de l'Ancêtre, Céleste s'arrêta. Elle ne ressemblait plus à une jeune femme promise à un lit nuptial, mais à une apparition de sel et de nacre. Elle déboucha le flacon. Une vapeur opaline s'en échappa, une traînée de brouillard glacé qui sembla pétrifier instantanément les herbes folles à ses pieds. Le liquide qu'elle commença à verser n'était pas de l'eau, ni même de l'huile. C'était de la lumière solide, une cascade de diamants liquides qui tombait dans les profondeurs du puits avec un son de carillon brisé.

— Céleste, murmura Elara, et sa propre voix lui parut étrangère, comme si elle sortait d'un vieux bocal scellé depuis des siècles.

La fiancée de verre ne sursauta pas. Elle ne se retourna pas non plus. Elle inclina simplement davantage le flacon, son bras semblant se raidir, sa peau devenant d'une blancheur de craie sous le soleil de plomb. Elara s'approcha, ses doigts effleurant les écorces rugueuses, et ce qu'elle vit lui glaça le sang : là où les gouttes du liquide éclaboussaient les mains de sa sœur, la chair ne mouillait pas. Elle durcissait. Elle devenait une substance translucide, froide et éternelle.

— Le mariage n'aura pas lieu, Elara, dit Céleste, et sa voix n'était plus qu'un tintement de cristal heurté par le vent. La terre veut mon sang, ma mère veut mon souffle, mais je ne leur donnerai que du silence de pierre.

Elle versa le reste du contenu dans l'abîme. Le puits poussa un gémissement de métal froissé. Une onde de choc invisible parcourut le sol, faisant tinter les pêches de verre dans le verger comme des milliers de cloches funèbres. Elara saisit le poignet de sa sœur, mais elle recula aussitôt, une brûlure de froid mordant sa paume. La peau de

Céleste était devenue de la silice. Une fine couche de givre minéral grimpait le long de ses avant-bras, transformant les veines bleues en veines de lapis-lazuli.

— Tu t'effaces, Céleste ! Tu te changes en statue pour fuir l'autel ! s'écria Elara, la panique montant comme une marée de sève dans sa poitrine.

— Je me préserve, répondit la fiancée, ses yeux fixés sur l'horizon où le soleil refusait toujours de mourir. Je sature les racines de ce poison de lune. Si je deviens de verre, le domaine ne pourra plus me manger. Si je pétrifie le puits, la lignée s'arrête ici, dans cette gorge de pierre. Mieux vaut être une idole brisée qu'une offrande qui fermente.

Elara regarda le liquide s'infiltrer entre les pierres du puits. Les racines des arbres alentour commencèrent à se convulser sous la terre, des nœuds de bois noir émergeant de la boue rouge comme des serpents en agonie. Le secret des puits était là, révélé dans l'éclat de cette alchimie désespérée : le Domaine de l'Écorce ne se nourrissait pas seulement de l'eau des marais, il exigeait la fluidité de la vie, le flux des larmes et du désir. En versant cette essence de silex dans les veines du monde, Céleste brisait l'engrenage organique. Elle figeait la malédiction dans une éternité de cristal, préférant la mort froide à la vie pourrissante que leur mère préparait avec ses sirops et ses dentelles.

Un craquement retentit, profond, souterrain. Une fissure apparut sur la margelle du puits, et Elara vit la substance argentée commencer à remonter, non pas comme une inondation, mais comme une poussée géologique. Le Bayou Rouge semblait protester, ses eaux stagnantes bouillonnant de bulles de gaz fétide tandis que le froid minéral se propageait. Les pêches les plus proches virèrent au gris mat, leur éclat intérieur s'éteignant sous une croûte de givre permanent.

— Tu vas mourir avant que le premier baiser ne soit échangé, Elara tenta de la secouer, mais toucher Céleste revenait désormais à toucher un glacier.

— Je ne mourrai pas, murmura la fiancée, dont les lèvres ne bougeaient presque plus. Je demeurerai. Une sentinelle de verre dans un royaume de décomposition. Regarde, Elara... Regarde les racines. Elles ont déjà faim de ce que je suis devenue.

Sous leurs pieds, le chant des racines se mua en un cri strident. Le Domaine de l'Écorce sentait la proie lui échapper, se transformer en une substance qu'il ne pouvait digérer. Les arbres secouèrent leurs branches, faisant pleuvoir des éclats de cristal noir sur les deux sœurs. Elara leva les mains pour se protéger le visage, sentant le jus des fruits brisés couler sur sa peau, une substance violette et brûlante qui contrastait avec le froid de Céleste.

Le ciel lui-même sembla réagir, passant d'un bleu électrique à un violet de bruise profonde. Le soleil, cet œil d'or impitoyable, parut vaciller pour la première fois. Dans le silence pétrifié qui s'installait, Elara comprit que le mariage n'était plus une simple cérémonie, mais une course entre la glace et le feu, entre la pétrification de sa sœur et la faim insatiable d'une terre qui avait besoin de chair fraîche pour continuer à produire ses fruits maudits.

Céleste resta là, une main encore tendue vers le puits, son corps figé dans une pose de grâce tragique, ses vêtements de dentelle devenant rigides comme des sculptures de porcelaine. Elle était devenue le secret qu'elle avait versé : une impureté magnifique dans le système nourricier du domaine. Elara s'agenouilla dans la boue qui commençait à durcir, ses mains calleuses cherchant désespérément la chaleur d'une racine qui n'aurait pas encore été touchée par le sortilège. Elle entendit alors, venant des profondeurs de la Gorge de l'Ancêtre, la voix du premier aïeul, non plus comme un murmure de terre, mais comme un broyage de pierres.

Le sacrifice avait changé de forme. La trahison de Céleste n'était pas une libération, mais une métamorphose de la prison. Elara ramassa un éclat de verre noir tombé d'une branche et le serra dans son poing jusqu'à ce que son sang — le seul fluide

encore chaud dans ce verger agonisant — vienne tacher le sol gelé. Elle savait maintenant que pour sauver ce qui restait de leur lignée, elle ne pourrait plus se contenter de cueillir les fruits. Il lui faudrait ouvrir les puits, d'une manière ou d'une autre, et rendre à la terre sa soif de sang avant que le monde entier ne se change en une forêt de miroirs sans vie.

Le domaine retint son souffle. Au loin, dans la cuisine de la demeure, le premier bocal de confiture de la journée explosa sous la pression d'une fermentation qui refusait de s'arrêter, envoyant des éclats de verre et de sirop noir repeindre les murs d'une scène de crime sucrée. La guerre entre la glace de la mariée et le feu de la terre venait de commencer sous le regard impassible des pêches de jais.

Chapitre 5

L'Arpenteur de l'Ombre

L'air dans le couloir n'était plus qu'une traîne de poussière dorée, un linceul de pollen immobile que les rayons du soleil, éternellement suspendu au zénith, transperçaient comme des lances de cuivre. Elara avançait avec la prudence d'une ombre glissant sur la mousse, ses pas ne rendant aucun son contre le bois de la demeure qui, pourtant, gémissait en secret. Le Domaine de l'Écorce semblait digérer le drame de la cuisine, cette explosion de verre et de sucre noir dont l'odeur de fermentation rance montait jusqu'ici, se mêlant aux parfums de lavande fanée et de cire d'abeille.

La chambre de Julian se trouvait à l'extrémité de l'aile occidentale, là où la lumière tournait au vert-de-gris en traversant les frondaisons oppressantes du Bayou Rouge. Devant la porte, Elara marqua un arrêt. Elle percevait, à travers le chêne épais, une vibration étrangère, un bourdonnement métallique qui n'appartenait ni au chant des insectes, ni au murmure des ancêtres enterrés. C'était le son froid de la précision, une note dissonante dans la symphonie de décomposition du domaine.

Elle tourna la poignée. La pièce, autrefois habitée par le silence des vieux livres, avait été colonisée par une rigueur clinique. Julian avait disposé ses affaires avec une géométrie de bourreau. Sur le lit, les draps de lin étaient tendus comme des peaux de tambour. Sur la table de chevet, une montre à gousset égrenait les secondes avec la régularité d'une goutte d'eau tombant dans un puits sans fond.

Ses mains, encore marquées par la morsure de l'éclat de verre noir qu'elle avait serré dans le verger, tremblèrent légèrement lorsqu'elle s'approcha de la lourde malle de cuir ferraillé posée au pied du lit. L'objet exhalait une odeur d'encre fraîche, d'ozone et de métal froid. C'était le parfum de l'ailleurs, de ce monde extérieur qui ne

connaissait pas la magie poisseuse des racines, mais la violence sèche de l'industrie.

Le couvercle bascula dans un soupir de charnières huilées.

Ce qu'Elara découvrit ne ressemblait en rien aux bagages d'un prétendant ou d'un voyageur de passage. Dans les compartiments tapissés de velours cramoisi, des instruments de cuivre et d'argent luisaient d'un éclat prédateur. Il y avait des théodolites miniatures dont les lentilles semblaient des yeux de reptiles, des aiguilles de verre graduées d'un bleu électrique, et des scalpels dont la lame était si fine qu'elle paraissait faite de lumière solidifiée. Ce n'étaient pas des outils de mesure, mais des armes de dissection.

Ses doigts effleurèrent un cadran de laiton dont l'aiguille s'affola sitôt qu'elle en approcha. L'instrument pleurait un son cristallin, une plainte aiguë qui répondait au battement sourd des Pêches de Verre à l'extérieur. Elle comprit alors que Julian n'était pas venu pour le cœur de sa sœur, mais pour le pouls de la terre elle-même.

Au fond de la malle, dissimulé sous une double paroi de soie noire, reposait un coffret de plomb. Elara l'ouvrit, le souffle court. À l'intérieur, une liasse de parchemins scellés à la cire grise, frappée d'un sceau représentant un arbre dépouillé de son écorce. Elle délia les cordons. L'encre, d'un violet si sombre qu'il frôlait le néant, semblait encore humide, comme si les mots venaient d'être dictés par une ombre.

Elle lut. Et le monde autour d'elle sembla s'étirer, se liquéfier comme de la résine sous l'effet d'une chaleur insoutenable.

Les ordres étaient clairs, rédigés avec une froideur chirurgicale. Julian n'était qu'un arpenteur du vide, envoyé par le Consortium des Sèves Vertes. Sa mission n'était pas d'épouser Céleste, mais d'orchestrer la « Grande Traite ». Le texte décrivait avec une précision atroce comment les racines de cristal noir du Bayou Rouge étaient saturées d'une essence pure, une magie fossile capable d'alimenter des cités entières, mais que

cette sève ne pouvait être libérée par la simple coupe. Elle était liée à la lignée des Gardiennes par des fils de sang et de mémoire.

Pour que le cristal coule, il fallait un catalyseur. Un sacrifice de pureté diaphane.

Un croquis attira son regard. C'était un schéma de la demeure, mais transformé en un système de tuyauteries et d'alambics. Sous le pilier central — là où Elara savait que le premier ancêtre reposait dans un sommeil de terre — une flèche rouge indiquait le point d'incision. Le texte en marge, d'une calligraphie élégante, glaça le sang de la jeune femme : *« La mariée est le réceptacle idéal. La robe de fils d'araignée servira de drain. Au moment du vœu, lorsque l'émotion brisera la barrière entre le corps et l'esprit, enfoncer la pointe de résonance dans la veine jugulaire. La sève montera par sympathie. Le domaine se videra en trois battements de cœur. Perte humaine : totale. Rendement de cristal : infini. »*

Elara laissa retomber le parchemin. Le papier toucha le sol avec le bruit d'une feuille morte. Elle voyait maintenant Julian non plus comme l'homme aux manières douces et au regard limpide, mais comme un termite d'acier grignotant les fondations de son existence. Le mariage de Céleste n'était pas une alliance, c'était un abattoir paré de dentelles.

Dehors, le vent se leva brusquement, une rafale chaude et chargée de l'odeur du sang vieux. Les arbres du verger se mirent à gémir, un son de frottement de verre contre verre, comme si les Pêches de Verre, dans leur maturation hâtive, avaient entendu la menace. La terre frémit sous les pieds d'Elara. Elle sentit la colère de l'ancêtre remonter par ses chevilles, une vibration sauvage qui exigeait réparation.

Elle referma la malle, mais elle ne pouvait refermer son esprit. Les objets de cuivre semblaient maintenant la fixer avec une malveillance tranquille. Julian n'était pas seul ; il avait derrière lui la soif d'un monde qui ne savait plus rêver et qui cherchait à dévorer les derniers nids de merveilleux pour alimenter ses machines.

Elara se redressa. Dans ses veines, le sang semblait se changer en or liquide, une chaleur ancienne et furieuse. Elle se souvint du goût du fruit noir qu'elle avait jadis osé effleurer de ses lèvres, de cette amertume de terre et d'étoiles. Elle n'était plus seulement la cueilleuse, celle qui ramasse les restes d'une splendeur déclinante. Elle était la gardienne des secrets enterrés, et le Bayou Rouge était son corps.

Elle quitta la chambre sans un bruit, mais la porte, en se refermant, laissa échapper un claquement sec, semblable à celui d'un os qui se brise.

Dans l'escalier, elle croisa sa mère qui montait, portant un plateau de confitures dont l'éclat pourpre rappelait étrangement le croquis du sacrifice. La vieille femme lui adressa un sourire absent, ses yeux voilés de cataractes argentées ne voyant déjà plus le monde des vivants.

— Les fruits sont lourds, Elara, murmura-t-elle d'une voix qui ressemblait au froissement du papier de soie. Il est presque l'heure de les presser.

— Ils ne seront pas les seuls à rendre leur jus, mère, répondit Elara d'une voix qu'elle ne reconnut pas, une voix qui semblait sortir de la bouche de l'arbre lui-même.

Elle descendit vers la cuisine, là où les éclats de verre de la jarre brisée brillaient sur le sol comme des constellations déchues. Elle savait ce qu'elle devait faire. Si Julian voulait la sève, elle lui offrirait un festin qu'il ne pourrait jamais digérer. Elle n'ouvrirait pas les puits pour lui, elle les ouvrirait pour noyer ceux qui osaient croire que la magie pouvait être mise en bouteille.

Dans l'ombre de la garde-manger, elle saisit un couteau à désosser dont la poignée était faite d'un vieux bois de cerf. La lame n'était pas de lumière, elle était de fer sombre et de rancœur. Elara se tourna vers la fenêtre. Au loin, dans le verger, une Pêche de Verre se détacha de sa branche et s'écrasa au sol dans un silence de cristal,

libérant une fumée noire qui s'éleva vers le soleil immobile comme un signal de guerre.

La chasseuse était née dans le verger des damnés. Elle n'attendrait pas le matin du mariage pour briser les miroirs. Sa sœur serait sauvée, dussent-elles toutes deux se transformer en statues de sel ou en racines de corail noir pour échapper à la morsure du laiton.

Elle sentit l'ancêtre rire sous les dalles de la maison, un rire qui ressemblait au craquement d'une forêt qui s'effondre. Le temps de la récolte était terminé ; celui de l'hiver de verre commençait.

Chapitre 6

Le Sang de la Matriarche

L'air du garde-manger n'était plus qu'un linceul de vapeur sucrée, une haleine de sucre brûlé et de fruits en agonie qui pesait sur les poumons d'Elara comme le poids d'un lac de plomb. Dans cette pénombre moite, les bocaux de verre s'alignaient sur les étagères de bois vermoulu comme les crânes translucides d'une lignée oubliée. Chaque récipient emprisonnait un morceau du verger : des quartiers de pêches suspendus dans un sirop si dense qu'il semblait capturer la lumière mourante du dehors pour la transformer en un orbe de cuivre maléfique. À travers les parois de cristal, les fruits ne paraissaient pas morts, mais en attente, leurs fibres de verre noir vibrant imperceptiblement au rythme du Bayou Rouge qui s'étirait au-delà des murs de la demeure.

Mère-Sangsue se tenait au centre de ce sanctuaire de victuailles, silhouette d'ombre drapée dans une soie de deuil qui semblait aspirer la moindre particule d'éclat. Ses mains, autrefois agiles, s'agitaient parmi les marmites de cuivre avec une lenteur cérémonielle, celle d'une prêtresse officiant devant un autel de gourmandise et de rancœur. Elle maniait une louche d'argent dont le manche était ciselé en forme de ronce, plongeant l'instrument dans une écume violette qui bouillonnait en silence. La chaleur était telle que les murs de la pièce semblaient transpirer une huile ambrée, une sueur de vieux bois et de secrets rances.

— Approche, ma cueillisseuse, murmura la Matriarche sans se détourner, sa voix ressemblant au froissement de feuilles sèches sous un pied invisible. Le sucre doit être lié par la peur pour que la croûte ne se brise pas sous les dents des invités. Ta sœur attend son armure de dentelle, et la terre attend sa part de douceur.

Elara serra la poignée de son couteau de cerf, sentant le froid du fer contre sa paume moite. Elle voyait, par l'entrebâillure de la porte menant au grand salon, l'ombre de Céleste. La fiancée n'était plus qu'un spectre de mousseline blanche, une poupée de porcelaine fêlée que les servantes entouraient de rubans comme on panse une plaie. Le contraste était violent : la blancheur immaculée de la future mariée et l'obscurité poisseuse de ce garde-manger où la réalité fermentait.

Mère-Sangsue saisit alors une lame courte, un outil destiné à parer les impuretés des fruits de cristal. L'acier brillait d'un éclat bleuté, presque stellaire, dans la pénombre de la pièce. Elle s'apprêtait à trancher le noyau d'une Pêche de Verre particulièrement volumineuse, dont la peau d'obsidienne reflétait le visage inquiet d'Elara. Mais dans ce monde où le soleil refusait de mourir, la précision même de la Matriarche fut trahie par un frémissement de la terre. Sous les dalles, l'ancêtre poussa un soupir de racines, une vibration qui fit tressaillir les fondations du Domaine de l'Écorce.

La lame glissa. Elle ne rencontra pas la pulpe rigide du fruit, mais la chair de la Matriarche.

L'entaille s'ouvrit net sur le dos de la main de la mère, une faille précise et profonde qui aurait dû libérer un jaillissement de vie vermeille. Elara retint son souffle, s'attendant à voir le sang souiller le plan de travail, à entendre le cri de douleur qui accompagnerait la blessure. Mais le silence qui suivit fut plus terrifiant que n'importe quel hurlement.

De la plaie béante ne coula aucune goutte de rouge.

Ce qui s'en échappa était une mélasse d'ébène, une substance d'une densité surnaturelle qui semblait porter en elle la nuit éternelle que le ciel refusait d'accorder au Bayou. La sève noire s'écoula lentement, avec la paresse d'une huile antique, s'étirant en fils visqueux qui rejoignirent le sirop bouillonnant dans la marmite. C'était la même substance, le même venin de cristal liquide qui battait au cœur des

Pêches de Verre. La Matriarche n'était pas faite de chair et d'os ; elle était une extension du verger, une branche déguisée en femme, dont les veines n'étaient que les canaux de cette sève maudite.

— Regarde bien, Elara, dit Mère-Sangsue d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, un son qui résonnait comme le craquement d'un tronc s'ouvrant en deux. On ne naît pas dans cette famille, on y pousse. On s'enracine dans la boue pour que les autres puissent fleurir en surface.

La Matriarche leva sa main blessée. La mélasse noire ne s'arrêtait pas de couler, mais elle ne se répandait pas au hasard. Elle semblait douée d'une volonté propre, cherchant les rainures du bois, les interstices des carrelages, s'insinuant dans les moindres fêlures de la maison comme pour en renforcer la structure. Elara vit avec horreur que la plaie commençait déjà à se refermer, non par la cicatrisation de la peau, mais par la solidification de la sève qui devenait une croûte de verre sombre, une écorce de gemme noire.

L'odeur dans la pièce changea brusquement. Ce n'était plus seulement le sucre ; c'était l'odeur d'une forêt qui brûle sous l'eau, un parfum de terre fermentée et de minéral ancien. Elara sentit une onde de choc parcourir ses propres membres. Dans ses veines, elle crut entendre le murmure de la sève qui répondait à celle de sa mère. Le couteau de cerf lui parut soudain dérisoire, une brindille face à l'immensité de cette corruption végétale.

— Tu as goûté au fruit, n'est-ce pas ? interrogea la Matriarche en tournant enfin son regard vers elle. Ses yeux n'étaient plus que deux puits de goudron brillant, dépourvus d'iris ou de pupilles. Tu as entendu le chant des morts sous la vase. Tu sais maintenant que ce mariage n'est pas une union, mais une greffe. Céleste apportera son éclat de lune, et la terre lui donnera sa pérennité de pierre.

Mère-Sangsue plongea son doigt blessé, encore souillé de cette mélasse bitumineuse,

dans un bocal de confiture destiné au banquet nuptial. Elle remua doucement, infusant le poison de sa propre substance dans le festin des vivants. L'obscurité sembla s'épaissir autour d'elle, les bocaux sur les étagères se mirent à tinter, un carillon de verre funèbre qui s'accordait au rire de l'ancêtre qui montait désormais des profondeurs de la cave.

Elara recula, ses talons heurtant les dalles qui semblaient devenues molles, presque organiques. Elle vit la sève noire ramper sur le sol vers elle, comme des radicelles avides cherchant une nouvelle terre à conquérir. Chaque goutte tombée de la main de la Matriarche était une graine de cauchemar. La demeure elle-même semblait se gorger de ce sang noir, les poutres se dilatant, les murs exhalant un soupir de satisfaction prédatrice.

À travers la porte, Céleste se tourna. Son visage, d'une pâleur de lys, semblait déjà s'embrumer de cette même substance sombre. Une larme de cristal noir roula sur sa joue de porcelaine. Elle ne pleurait pas de tristesse ; elle commençait à se liquéfier, à devenir le fruit que la terre réclamait.

— Nous sommes le verger, Elara, reprit la Matriarche d'un ton de bénédiction glacée. Et le verger a toujours soif.

Elara comprit alors que le couteau qu'elle tenait ne servirait pas à couper les fruits, mais à trancher les liens de cette sève qui les unissait toutes dans une même agonie pétrifiée. La mélasse noire sur le sol atteignit ses bottes de lin, et elle sentit une chaleur dévorante, une brûlure de lave froide qui tentait de grimper le long de ses chevilles pour réclamer son cœur.

Le garde-manger n'était plus une pièce, c'était l'intérieur d'un estomac, une chambre de digestion où les secrets devenaient du sucre et où la vie se transformait en joyau de deuil. La lumière du soleil immobile, filtrant par les lucarnes poussiéreuses, frappait la sève noire et créait des reflets d'un violet vénéneux, une aurore boréale souterraine

qui dansait sur les visages de ces femmes promises à la décomposition.

Elara leva sa lame, non plus pour menacer, mais pour se souvenir qu'elle possédait encore une volonté de fer au milieu de cet océan de cristal mou. Elle vit sa mère ramasser une Pêche de Verre et la briser entre ses mains, laissant le jus sombre et les éclats de pierre s'écouler comme une offrande à la terre affamée. Le sol gronda, un séisme de racines qui fit voler en éclats les vitrines du salon, libérant une pluie de débris qui scintillaient comme des étoiles déchues dans la moiteur du bayou. Le mariage n'était plus une mise en scène, c'était l'ouverture d'une bouche immense, celle d'une lignée qui refusait de mourir et qui, pour subsister, changeait son sang en bitume et ses rêves en écorce.

Chapitre 7

L'Orchestre des Racines

Le soleil, souverain immobile et cruel, ne se contentait plus de régner sur le Bayou Rouge ; il s'était transformé en une enclume d'or blanc martelant l'éternité. Dans cette stase incandescente, l'air n'était plus un souffle, mais un sirop de lumière épaisse, une substance ambrée où les mouches de cuivre restaient suspendues comme des bijoux dans la résine. Au Domaine de l'Écorce, la chaleur n'était pas une simple météo, c'était une volonté, une main de feu refermée sur les gorges de la lignée des cueilleuses.

Elara sentit la première note monter du sol avant même qu'un son ne vienne frapper ses tympanes. C'était une onde de choc soyeuse, une pulsation qui remontait de la vase millénaire à travers les fondations de pierre jusqu'à la moelle de ses os. Sous ses pieds, les dalles du salon, polies par des siècles de pas feutrés, se mirent à chanter. Ce n'était pas le craquement habituel d'une demeure qui travaille sous la canicule, mais un grondement harmonique, une symphonie souterraine de violoncelles dont les cordes auraient été tressées avec des nerfs de terre et de la sève pétrifiée.

L'orchestre des racines venait de s'éveiller.

Elle posa sa main contre le mur tapissé de soie fanée. Le bois derrière le tissu n'était plus inerte. Il vibrait d'une vie féroce, d'une circulation de fluides si denses qu'on aurait dit le passage d'une armée de scarabées de cristal dans des galeries de velours. Elara ferma les yeux et vit, par la seule force de son sang mêlé à l'humus, la carte nerveuse du domaine. Le verger de Pêches de Verre ne s'arrêtait pas à la lisière du jardin. Ses membres ligneux, ses vrilles de jais et ses radicelles avides s'étaient glissés sous la maison, s'entrelaçant avec les poutres, s'enroulant autour des

canalisations, devenant le squelette secret de la demeure.

La maison n'était pas bâtie sur la terre. Elle était portée par l'arbre, comme un fruit monstrueux et géométrique poussant à même une excroissance de l'écorce primordiale.

— Tu l'entends, n'est-ce pas ? murmura une voix qui semblait sortir d'un puits de miel amer.

Céleste se tenait dans l'encadrement de la porte, sa silhouette découpée par la clarté aveuglante du dehors. Sa robe de mariée, une architecture de dentelles si fines qu'elles ressemblaient à du givre pérenne, paraissait s'agiter de mouvements propres. Les fils de soie frémissaient au rythme de la terre. Sur son cou, les veines bleutées pulsaient avec la même cadence que les racines sous le plancher. Elle n'était déjà plus une fiancée, elle était une chrysalide, une offrande parée pour la grande digestion du Bayou.

— Le sol a faim, répondit Elara, sa voix n'étant qu'un souffle de poussière d'étoile. La maison n'est plus un refuge, Céleste. C'est une cage thoracique. Et nous sommes le cœur qu'elle s'apprête à broyer pour nourrir les fruits noirs.

Un craquement cristallin retentit. Dans un coin de la pièce, une racine de la taille d'un bras d'enfant, couverte d'une écorce qui luisait comme de l'obsidienne humide, venait de percer le parquet de chêne. Elle ne brisa pas le bois ; elle le fusionna, l'absorba, transformant la fibre morte en une chair végétale vivante et affamée. De la fissure s'échappa une vapeur de confiture brûlante, une odeur de sucre fermenté et de terre d'orage qui emplit la pièce d'un parfum de fin du monde.

L'orchestre monta d'un ton. C'était maintenant un rugissement de cathédrale engloutie. Les lustres de cristal s'entrechoquaient, produisant un tintement de cloches funèbres, tandis que les miroirs aux cadres dorés commençaient à transpirer une buée

violette. Elara vit sa mère au bout du couloir, immobile, les mains jointes comme pour une prière païenne. La vieille femme ne semblait pas effrayée ; elle était en extase, ses yeux vitreux reflétant l'ascension des ombres ligneuses qui rampaient sur les murs. Pour elle, cette invasion était une apothéose, le moment où le sang de la lignée retournait enfin à la source, là où le premier ancêtre attendait, la bouche pleine de racines, sous le pilier central.

— Regarde, Elara, dit la mère d'une voix qui craquait comme une feuille morte. Le verger réclame ses noces. La sève réclame son dû. Ne sens-tu pas comme le sucre devient de l'acier dans tes veines ?

Elara recula, mais le sol sous elle était devenu mou, une substance spongieuse qui tentait d'emprisonner ses chevilles. Elle comprit alors l'horrible vérité : le Domaine de l'Écorce et le verger de Pêches de Verre n'étaient qu'un seul et unique organisme, une entité cyclopéenne dont les racines étaient les tentacules et les habitants les nutriments. Le mariage de Céleste n'était pas une alliance de familles, mais une insémination rituelle, un moyen de lier la chair fraîche à l'écorce ancienne pour que le cycle de la décomposition magnifique puisse perdurer.

La chaleur devint insoutenable, une fournaise de poésie barbare. Les murs se mirent à onduler comme des voiles de navires fantômes. Partout, les Pêches de Verre que la mère avait disposées dans des coupes de porcelaine commençaient à battre. Elles n'étaient plus des fruits, mais des cœurs de ténèbres, des métronomes de quartz noir dictant la mesure à l'orchestre des profondeurs. Chaque battement faisait vibrer la structure de la maison, menaçant de transformer chaque brique en un éclat de verre.

Elara vit une racine s'enrouler délicatement autour de la cheville de Céleste. Sa sœur ne luttait pas. Elle souriait, un sourire de porcelaine fêlée, alors que les fils de sa robe commençaient à se transformer en radicules blanches, s'enfonçant directement dans sa peau diaphane. La métamorphose était un chant silencieux, une floraison de douleur et de lumière.

— Nous ne sommes pas des gardiennes, réalisa Elara dans un cri que le tumulte des racines étouffa. Nous sommes les pépins. Nous sommes la promesse d'une nouvelle récolte de deuil.

Elle chercha son couteau, l'acier froid qui était sa seule ancre dans ce délire végétal. Mais lorsqu'elle l'unit à sa main, elle vit que le manche de bois avait déjà commencé à bourgeonner. Des fleurs d'un blanc spectral, aux pétales transparents comme des ailes de libellules, éclosent entre ses doigts. La magie du domaine ne luttait pas contre elle ; elle l'absorbait, la traduisait dans son langage de sève et de fibres.

La vibration devint un séisme de velours. Le toit de la maison sembla s'ouvrir, non pas sur le ciel, mais sur une voûte de branches entrelacées qui occultaient le soleil immobile, créant une nuit de forêt primaire à l'intérieur même du salon. Les racines hurlaient maintenant, un chœur de mille ans de secrets exhumés, une liturgie de boue et d'or.

Elara comprit que pour arrêter cet orchestre de mort, elle ne pouvait pas simplement couper les cordes. Elle devait devenir la chef d'orchestre, plonger ses mains dans le cœur brûlant de la terre et réécrire la partition avec son propre désespoir. Elle s'agenouilla sur le sol qui respirait, ignorant la morsure des épines de cristal qui perçaient sa robe de lin. Elle plongea ses doigts dans la fissure d'où s'échappait la vapeur de sucre noir, cherchant le nerf central, la racine-mère qui reliait le cadavre de l'ancêtre à la gorge de sa sœur.

Autour d'elle, le monde se liquéfiait. Les murs de la demeure perdaient leur solidité, devenant des cascades de sève figée, une architecture de larmes de verre où se reflétait la fin d'une lignée. La chaleur atteignit son paroxysme, une note pure et terrifiante qui fit voler en éclats toutes les fenêtres du domaine, libérant un nuage de poussière de diamant qui dansa dans l'air immobile du bayou comme une pluie d'étoiles mortes.

Dans ce chaos de beauté putride, Elara agrippa la fibre maîtresse. Elle ne sentit pas la douleur, seulement une connexion électrique, un échange de mémoires entre son sang et la terre. Elle vit le premier fruit, né d'un crime oublié, et la longue chaîne de femmes qui avaient nourri cet arbre de leurs rêves brisés. Elle sentit la faim de l'organisme, cette solitude minérale qui cherchait à se traduire en chair humaine.

Elle ne tira pas. Elle ne coupa pas. Elle commença à chanter, une mélodie de fer et de givre, une chanson apprise dans le silence des nuits de récolte, une antienne qui parlait de hivers impossibles et de feux qui ne réchauffent pas. Elle injecta sa propre volonté, sa résistance de cueilleuse de tempêtes, dans le flux de la sève.

L'orchestre des racines hésita. La vibration changea de fréquence, passant du rugissement du fauve à la plainte de l'eau qui gèle. Les racines sur les murs se figèrent, leurs pointes d'obsidienne tremblantes, suspendues dans leur élan carnivore. Céleste laissa échapper un soupir de cristal, ses yeux retrouvant un instant la couleur de l'ambre avant de se perdre à nouveau dans l'iridescence du domaine.

Le duel entre la cueilleuse et le verger ne faisait que commencer, mais pour la première fois sous ce soleil de plomb, la terre avait senti un frisson de glace.

Chapitre 8

La Tentation du Cristal Noir

Julian s'avança à travers les vapeurs de sucre brûlé qui enveloppaient le domaine, sa silhouette découpée dans la lumière crue comme une ombre d'encre sur un parchemin d'or. Il ne marchait pas tout à fait sur le sol, semblant glisser sur la pellicule de poussière irisée qui recouvrait les dalles de pierre. Ses yeux, deux perles d'argent terni, fixaient Elara avec la patience d'un prédateur millénaire déguisé en gentilhomme de mousseline. Autour d'eux, le verger frémissait d'une attente minérale, chaque feuille de verre noir cliquetant contre sa voisine dans une symphonie de carillons funèbres.

Le silence qui suivit le chant d'Elara était plus lourd qu'un linceul de plomb. L'air, saturé du parfum des pêches qui fermentaient dans leur prison de cristal, pesait sur ses épaules comme la main d'un ancêtre exigeant. Elle sentait encore la vibration du fer et du givre courir sous sa peau, un écho de la résistance qu'elle avait opposée à l'appétit des racines.

« Vous chantez pour les pierres, Elara, mais les pierres n'ont pas de cœur pour vous répondre », murmura Julian, sa voix rappelant le froissement de la soie ancienne contre le bois de santal.

Il s'arrêta à quelques pas d'elle, là où l'ombre d'un pêcher noueux dessinait une griffe sur le sol. Il tendit une main gantée de gris, un geste d'une élégance si parfaite qu'il en devenait terrifiant. Dans ce monde de sève épaisse et de chaleur immobile, Julian semblait être un courant d'air froid émanant d'un caveau oublié.

« Le Domaine de l'Écorce vous dévore pied à pied, poursuivit-il, ses paroles

s'écoulant comme un poison mielleux. Regardez vos mains. Elles ont la couleur des orages qui ne tombent jamais. Vous portez le poids de chaque mensonge que votre mère a scellé dans ses bocal de confiture. Pourquoi rester la gardienne d'une agonie, quand on pourrait en être la souveraine ? »

Elara ne répondit pas immédiatement. Elle fixa ses propres paumes, tachées de ce jus violet dont l'éclat évoquait des améthystes broyées. Elle pouvait entendre, sous ses pieds, le murmure du premier ancêtre, une plainte sourde qui remontait des profondeurs du pilier central, là où les os se transformaient lentement en sédiments de désir et de regret. La terre avait faim, et Julian n'était que le héraut de cette voracité.

« Ce que vous appelez souveraineté n'est qu'une autre forme de servitude, Julian. Vous ne voulez pas me libérer. Vous voulez simplement changer la main qui tient la clé de la cage. »

L'homme eut un sourire qui ne plissa pas ses yeux de métal. Il fit un pas de plus, brisant le cercle de protection imaginaire qu'Elara avait tracé avec sa volonté. L'odeur de Julian changea, passant de la poussière au parfum entêtant d'une rose que l'on aurait étouffée sous une cloche de verre pendant un siècle.

« Regardez le Cœur, Elara. Ne le sentez-vous pas battre ? »

Il désigna du regard le centre du verger, là où l'arbre le plus ancien dressait ses branches comme les colonnes d'un temple en ruine. À la fourche de sa branche maîtresse, une pêche de verre noir, plus volumineuse que les autres, pulsait d'une lueur interne. Ce n'était pas l'éclat du soleil, mais une clarté inversée, une lumière qui semblait aspirer les couleurs environnantes pour s'en nourrir. C'était le fruit des fruits, la concentration pure de tout ce que la lignée des cueilleuses avait tenté de noyer dans l'oubli.

Le fruit noir respirait. Un battement lent, tellurique, qui résonnait dans les os d'Elara.

Il lui promettait le silence. Pas le silence oppressant du bayou sous le soleil de midi, mais le silence d'une nuit sans fin, une paix de marbre où les cris des racines se tairaient enfin. Elle vit, en une fraction de seconde, le visage de Céleste redevenir de chair et de sang, les dentelles de sa robe se transformer en simple lin, et le sourire de sa mère s'effacer pour laisser place à une vérité reposée.

« Une seule morsure, murmura Julian, se penchant si près qu'elle pouvait sentir le froid surnaturel qui émanait de lui. Brisez la peau de cristal. Laissez le jus de nuit couler dans votre gorge. Le contrat de sang de votre famille sera dissous dans l'obscurité. Vous n'aurez plus à chanter pour apaiser les morts. »

Elara sentit ses pieds l'entraîner vers l'arbre central. La terre sous elle semblait se liquéfier, devenant une rivière de bitume chaud qui l'aspirait doucement. Les branches du pêcher s'abaissèrent, telles des bras suppliants ou des griffes prêtes à se refermer. Le fruit noir se balançait, une étoile tombée dans la boue qui n'avait jamais perdu son orgueil céleste.

Chaque pas vers le fruit était une trahison de sa propre force, et pourtant, chaque pas lui semblait plus léger que le précédent. Elle voyait déjà sa main se tendre, ses doigts s'approcher de la surface lisse et froide de l'obsidienne végétale. La pêche vibrait contre sa paume avant même qu'elle ne la touche, un cœur de ténèbres réclamant sa demeure.

Julian était juste derrière elle, une présence glacée qui semblait absorber la chaleur insupportable du jour. Il était le miroir de sa propre fatigue, l'incarnation du repos qu'elle désirait tant.

« Pourquoi lutter contre la marée ? » souffla-t-il à son oreille. « La pureté est une fatigue. La décomposition est une danse. Acceptez la splendeur de la fin. »

La main d'Elara effleura le cristal. Une décharge de froid absolu remonta le long de

son bras, figeant le sang dans ses veines. Elle vit alors, dans le reflet de la surface noire, non pas son propre visage, mais une multitude de visages : toutes les cueilleuses qui l'avaient précédée, leurs yeux ambrés éteints, leurs bouches pleines de terre et de verre. Elles ne lui souriaient pas. Elles hurlaient en silence.

Le fruit noir ne promettait pas la fin de la souffrance ; il promettait l'éternité de la chute. C'était un puits sans fond déguisé en joyau. La magie n'était pas une grâce qu'on recevait, mais une lente fermentation de l'âme, une transformation de la vie en une relique figée. Si elle croquait ce fruit, elle ne libérerait pas Céleste. Elle deviendrait le nouveau pilier de la maison, une statue de cristal noir autour de laquelle le bayou continuerait de stagner pendant mille ans de plus.

Elle retira sa main comme si le fruit l'avait brûlée avec la glace du vide. Julian eut un tressaillement, son masque de perfection se fissurant l'espace d'un instant pour laisser entrevoir une vacuité abyssale.

« Ce n'est pas de la confiture que vous offrez, Julian », dit-elle, sa voix retrouvant la dureté du granit. « C'est de l'ambre. Et je refuse d'être l'insecte piégé à l'intérieur pour le plaisir de votre galerie. »

Elle se détourna de l'arbre, mais le verger ne la laissa pas partir si facilement. Les racines, sentant que le festin leur échappait, recommencèrent à s'agiter sous la boue rouge. Un craquement sinistre déchira l'air immobile. Une branche de cristal se brisa sous son propre poids, envoyant des éclats de verre noir voler comme des shrapnels de nuit.

Julian ne bougea pas. Il restait là, debout devant l'arbre-cœur, sa silhouette se fondant peu à peu dans les ombres qui s'étiraient malgré l'absence de déclin du soleil.

« Vous reviendrez, Elara », dit-il, et sa voix n'était plus qu'un soupir de vent dans une gorge sèche. « La soif du Domaine est plus ancienne que votre volonté. Et le soleil,

voyez-vous, commence à avoir faim lui aussi. »

Elle marcha vers la maison de porcelaine fêlée, ne se retournant pas, ignorant le sang qui perlait sur sa joue là où un éclat de cristal l'avait effleurée. Derrière elle, le verger reprit sa respiration de pierre. Le mariage de Céleste approchait, et Elara savait maintenant que les voiles de dentelle ne serviraient qu'à éponger le jus noir qui s'apprêtait à déborder des calices.

La chaleur redoubla, une chape d'or liquide qui emprisonnait le monde. Elara serra les poings, sentant les résidus de la chanson de fer battre encore dans son cœur. Elle était la cueilleuse, et si le verger devait être brisé, elle serait celle qui tiendrait la hache, même si la lame devait être faite de son propre désespoir. Elle monta les marches de la véranda, laissant derrière elle Julian et son paradis de verre, alors que dans le lointain, au-dessus du Bayou Rouge, une première étoile, noire et fixe, commençait à percer le ciel de plomb.

Chapitre 9

Les Fiancées de Sel

L'intérieur de la demeure respirait avec la lenteur d'un reptile assoupi sous la canicule, exhalant des bouffées de lavande rance et de sucre brûlé. Le silence n'y était jamais une absence de bruit, mais une accumulation de murmures étouffés sous les tapis d'Orient, une sédimentation de secrets si denses qu'ils rendaient l'air lourd comme du mercure. Elara franchit le seuil, laissant derrière elle l'implacable morsure du soleil pour s'enfoncer dans le crépuscule artificiel des couloirs. Ses bottes, encore maculées de la boue pourpre du verger, marquaient le parquet d'une écriture de terre que les ombres semblaient s'empressement dévorer.

Elle se dirigea vers le cœur de la maison, là où les murs transpiraient une humidité qui ne devait rien à l'orage. La porte de la cave l'attendait, béante comme une blessure mal cicatrisée dans le flanc de la bâtisse. Elle l'ouvrit, et une vague d'air froid, chargé de l'odeur minérale des grottes et du parfum aigre-doux des macérations, lui caressa le visage. C'était une haleine de pierre et de racines, un soupir venu des profondeurs où le temps ne coulait plus, mais s'accumulait en strates de poussière argentée.

Elara descendit les marches, une à une, sentant le bois gémir sous son poids comme une échine fatiguée. À chaque palier, la lumière du jour s'effaçait, remplacée par la lueur vacillante d'une lanterne à l'huile de jasmin qu'elle avait saisie au passage. La flamme dansait, projetant sur les murs des ombres arachnéennes qui semblaient tisser une toile invisible autour d'elle. Arrivée au bas de l'escalier, elle se retrouva dans la nef basse de la cave, là où les étagères ployaient sous des milliers de bocaux de confitures, des globes de verre renfermant des bijoux de pulpe sombre, piégés dans un sirop qui ressemblait à du sang de saphir.

Mais ce n'étaient pas les fruits que ses yeux cherchaient. Elle s'enfonça plus loin, vers la galerie des Fondations, un corridor dont les parois n'étaient plus faites de briques, mais d'un enchevêtrement de racines fossilisées, dures comme du fer, qui soutenaient la demeure de leurs doigts noueux. C'est là, dans cette antichambre de terre, qu'elles se trouvaient.

Les Fiancées de Sel.

Les portraits étaient alignés le long du mur humide, protégés par des cadres en bois de rose rongés par les lichens. Elara leva sa lanterne, et la lumière lécha le premier visage. C'était Isadora, la première-née de la lignée. Sur la toile, sa peau avait l'éclat d'une perle polie par les siècles, et ses yeux, deux éclats d'obsidienne, semblaient suivre un mouvement que seule la mort peut percevoir. À mesure qu'Elara observait, elle remarqua que la peinture n'était plus tout à fait de la peinture. Les pigments s'étaient mués en une substance cristalline, une gangue de sel blanc qui semblait suinter de la toile comme une sueur sacrée.

Plus elle avançait, plus le phénomène devenait terrifiant. La seconde mariée, dont le voile de dentelle ressemblait à une écume figée, avait les mains posées sur son giron, mais de ses doigts s'échappaient de fines radicules peintes qui s'enfonçaient directement dans le cadre, rejoignant les véritables racines du Domaine. Ce n'était pas un hommage, c'était une cartographie de l'absorption.

Chacune de ces femmes, le soir de ses noces, avait été représentée avec une splendeur qui confinait à la déification. Mais Elara voyait désormais la vérité derrière l'onirisme de leurs traits. Leurs sourires étaient des fissures dans le marbre. Leurs parures de diamants étaient des larmes solidifiées. Elle s'arrêta devant le portrait de sa propre tante, disparue vingt ans plus tôt, dont on disait qu'elle s'était enfuie avec un voyageur des brumes. La toile était encore fraîche, presque vibrante. La jeune femme y portait la même robe que Céleste revêtirait bientôt, une chrysalide de soie si fine qu'elle semblait prête à se dissoudre au premier contact de l'air.

En approchant la flamme, Elara laissa échapper un hoquet de stupeur. Sous la surface de la toile, un réseau de veines sombres pulsait avec une lenteur géologique. Ce n'était pas de l'huile et des pigments, c'était de la sève. La chair de la mariée était devenue le terreau d'une floraison invisible. Les racines du Verger de Verre ne se contentaient pas de puiser l'eau du Bayou ; elles s'étaient infiltrées dans les veines de sa famille, transformant le sang en nectar et les os en phosphore pour nourrir la maturation des fruits noirs.

« Elles ne sont pas parties, murmura Elara, sa voix résonnant comme un glas contre les parois de pierre. Elles sont le socle. Elles sont le festin. »

Le silence de la cave parut s'épaissir, devenant une présence physique. Les racines qui tapissaient le plafond semblèrent s'abaisser imperceptiblement, cherchant la chaleur de son front. Elara sentit une vibration monter du sol, un battement de cœur tellurique, profond et affamé. C'était la chanson du premier ancêtre, celui dont le corps servait de pivot à la demeure, une mélodie de terre retournée et de promesses putrides. Elle comprit alors que le mariage de Céleste n'était pas une union entre deux âmes, mais un transfert de substance. Sa sœur n'était que la prochaine offrande, une coupe de chair destinée à être bue par le sol pour que le soleil de plomb continue de briller sans jamais s'éteindre.

Elle recula, la lumière de sa lanterne vacillant comme une étoile mourante. Dans l'angle mort de la pièce, elle vit un cadre vide, déjà prêt, dont le bois noir était sculpté de motifs de pêches éclatées et de langues de serpent. La place de Céleste. La place de la future Fiancée de Sel. L'espace vide semblait l'aspirer, une gueule d'ombre attendant son dû.

Les yeux des portraits semblèrent s'allumer d'une lueur phosphorescente, comme des vers luisants prisonniers de l'ambre. Elles la regardaient, ces femmes disparues, avec une tristesse minérale. Elles n'avaient plus de voix, mais leur silence criait la douleur

de la métamorphose, le supplice d'avoir les membres changés en bois et le cœur en noyau de cristal. Elles étaient devenues les nourrices d'une terre insatiable, des fontaines de vie pétrifiée irriguant l'éternité du Domaine.

Un bruit de pas feutrés résonna en haut de l'escalier. Un froufrou de soie amidonnée, un tintement de porcelaine. Sa mère descendait, portant sans doute un autre plateau de ces confitures trop sucrées qui cachaient le goût de la cendre.

Elara ferma les yeux un instant, laissant l'obscurité l'envelopper. Elle sentit la morsure du fruit noir qu'elle avait goûté autrefois se réveiller dans ses entrailles, une pointe de froid absolu au milieu de la fournaise. La voix de l'ancêtre monta en elle, un râle de racines broyant la roche.

« Cueille-nous, Elara. Cueille la fin de la lignée avant que la terre ne finisse de nous digérer. »

Elle rouvrit les yeux, son regard ambré brillant d'une résolution plus dure que le diamant. Elle ne permettrait pas que Céleste devienne une image de sel sur un mur de boue. Elle ne permettrait pas que le mariage soit le linceul de sa sœur. Alors que l'ombre de sa mère commençait à s'étirer sur les premières marches, Elara souffla sur sa lanterne. L'obscurité totale envahit la cave, mais pour la première fois, elle voyait clair à travers la trame du monde. Le Verger de Verre avait soif de noces, mais elle lui offrirait un hiver de haches et de larmes, une saison de glace pour fendre le cœur des arbres et libérer les spectres enchaînés sous l'écorce. Elle remonta vers la surface, chaque pas étant une déclaration de guerre contre la beauté maléfique qui l'avait vue naître, laissant derrière elle les Fiancées de Sel dans leur éternelle et immobile agonie.

Chapitre 10

L'Offrande Manquée

L'air n'était plus qu'une étoffe de soie lourde, saturée par le parfum des mémoires qui fermentent sous le règne d'un soleil immobile. Dans le Domaine de l'Écorce, le temps s'était figé en une résine ambrée, emprisonnant le moindre battement d'aile, la moindre velléité de brise. Julian s'avavançait parmi les arbres, une silhouette de craie perdue dans un labyrinthe de cathédrales végétales dont les voûtes de feuilles sombres semblaient conspirer à voix basse. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le sol de mousse, car la terre ici ne portait pas les vivants, elle les absorbait lentement, centimètre par centimètre, comme un buvard s'imprégnant d'une encre trop épaisse.

Autour de lui, le Verger de Verre respirait avec une régularité de géant endormi. Les Pêches de Verre pendaient aux branches telles des lanternes éteintes, des globes d'obsidienne aux reflets de nacre, dont le cœur palpitait d'un éclat violet, sourd et cyclique. Chaque fruit était une promesse de nuit, un joyau de ténèbres ciselé par la soif des ancêtres. Julian, mû par une curiosité qui ressemblait à une fièvre de métaux précieux, étendit une main tremblante. Il n'était qu'un visiteur, un souffle éphémère dans ce royaume de sève éternelle, mais l'arrogance des hommes est souvent plus vaste que les forêts les plus anciennes. Il convoitait ce que le Bayou Rouge gardait jalousement : le secret de la pérennité, le goût de l'absolu caché sous une peau de cristal noir.

Lorsqu'il effleura la surface glacée du fruit le plus mûr, une onde de choc parcourut l'écorce du pêcher, semblable à un frisson de foudre parcourant une colonne de basalte. Le fruit ne se laissa pas cueillir ; il s'agrippa à sa tige avec une force minérale. Julian insista, ses doigts se refermant sur la sphère sombre. Il tira, ignorant le grondement qui montait des entrailles du sol, un râle de racines broyant des pierres

précieuses. À cet instant, le ciel même sembla se fendre.

La réaction du verger fut une symphonie de fureur chromatique.

D'abord, il y eut le cri. Non pas un cri de gorge, mais un hurlement de fibres ligneuses, un craquement de monde qui se brise. La branche sous laquelle Julian se tenait se tordit comme un serpent d'ébène, et de la blessure où le fruit était attaché, une sève incandescente jaillit en jets pressés. Ce n'était pas du suc végétal, c'était de la lumière liquide, de l'or en fusion mêlé à des reflets de lapis-lazuli. La sève ne coulait pas, elle explosait en une tempête de gouttelettes lourdes, une pluie de bijoux brûlants qui lacéraient l'air de trajectoires de feu.

Julian recula, mais le verger l'avait déjà condamné à sa danse macabre. La tempête de sève l'enveloppa comme un linceul de miel ardent. Chaque goutte qui touchait sa peau n'y laissait pas une brûlure, mais une empreinte de verre, une cristallisation soudaine de la chair. Son bras, qu'il avait levé pour protéger son visage, se couvrit d'une croûte de topaze fumée, les fluides de sa vie se changeant en minéraux sous l'assaut du suc divin. Il hurla, mais le son fut étouffé par le bourdonnement des racines qui, sous la boue, s'entremêlaient en des nœuds de détresse et de colère.

Le sol devint une mer de sève mouvante. Les racines, telles des tentacules de cuivre oxydé, surgirent de la vase rouge pour s'enrouler autour des chevilles du profanateur. La terre du Bayou Rouge, d'ordinaire si stagnante, bouillonnait maintenant de bulles de gaz argentés, libérant des parfums d'encens et de cadavres fleuris. Le ciel de plomb se voila d'une brume pourpre, comme si le soleil lui-même saignait en observant l'offrande manquée.

Julian tomba à genoux, son corps devenant une statue de reflets changeants, une idole de douleur pétrifiée dans la résine. La sève continuait de pleuvoir, plus dense, plus obscure, transformant le verger en une grotte de cristal en pleine expansion. La violence de l'échange, ce viol de la branche sacrée, avait brisé le sommeil des fruits.

Autour de Julian, les Pêches de Verre réagissaient à la tempête : elles se gonflaient, leur noirceur devenant si profonde qu'elle semblait aspirer la lumière résiduelle de l'après-midi. Leurs cœurs de cristal ne battaient plus seulement, ils tonnaient.

Le rythme des battements s'accéléra, une pulsation frénétique qui faisait vibrer les vitres de la demeure lointaine où Céleste attendait son destin. C'était une maturation forcée, une croissance nourrie par le sang de l'intrus et la sève de la terre révoltée. Les fruits, autrefois de la taille d'un poing, devinrent lourds comme des crânes, tirant sur les branches qui gémissaient sous le poids des secrets enfin mûrs. La peau de verre se fendilla par endroits, laissant échapper des filets de brume opale qui se tortillaient entre les feuilles comme des spectres en quête d'un corps.

Au loin, à la lisière du verger, Elara sentit le sol se dérober sous ses pieds de cueilleuse. Elle vit la tempête de sève monter vers le zénith, une colonne de lumière irréaliste qui dévorait l'horizon. Elle comprit que la récolte ne se ferait plus dans le silence des paniers d'osier, mais dans le fracas des éléments déchaînés. La sève qui brûlait Julian était le sang de ses propres ancêtres, une liqueur de haine et de beauté qui ne demandait qu'à s'écouler pour noyer le monde dans un océan de confiture noire.

La tempête finit par s'apaiser, laissant derrière elle un silence plus terrifiant que le vacarme. Julian n'était plus qu'une excroissance du paysage, un monticule de cristal irisé incrusté dans les racines d'un arbre dont les feuilles étaient devenues des lames de métal poli. Il n'était plus un homme, il était une offrande rejetée, une perle de chair emprisonnée dans la géode du Bayou.

Les fruits, désormais d'un noir absolu, luisaient d'une maturité maléfique. Ils ne pendaient plus, ils trônaient, prêts à tomber de leur propre poids, à s'écraser sur le sol pour libérer les ombres qu'ils couvaient depuis des siècles. L'odeur du verger était devenue insoutenable de suavité, un parfum de lys en décomposition et de sucre brûlé qui montait vers la maison comme une invitation au banquet final. La maturation était

achevée. Le verger n'avait plus soif de sève, il avait soif de noces, et les Pêches de Verre, lourdes de tous les péchés de la lignée, n'attendaient plus qu'une main pour les briser et laisser la fin commencer.

Chapitre 11

L'Exhumation de la Vérité

Le silence n'était plus une absence de bruit, mais une présence physique, une étoffe de velours noir drapée sur les épaules du Domaine de l'Écorce. À l'intérieur de la demeure, l'air possédait la consistance d'un sirop oublié, épais et chargé de la sueur de l'été éternel. Elara franchit le seuil, ses pas ne produisant aucun son sur le parquet de chêne qui semblait s'être mué en une peau tendue, nerveuse, palpitante sous la plante de ses pieds. Dans ses veines, le jus de cristal des fruits interdits coulait comme une rivière de mercure froid, lui dictant une cadence que seuls les morts pouvaient orchestrer. Les murs de la maison, imprégnés de siècles de murmures et de confitures rances, semblaient se resserrer autour d'elle comme la cage thoracique d'un géant endormi.

Au centre de la grande salle, là où les ombres s'étiraient comme des membres de spectres, s'élevait le pilier central. C'était une colonne de bois ancestral, si sombre qu'elle paraissait avoir été sculptée dans un bloc de minuit. Les nervures du bois n'étaient plus des fibres végétales, mais des veines pétrifiées où circulait une sève fantôme. C'était là que battait le cœur de la malédiction, le métronome invisible qui réglait le mûrissement des Pêches de Verre dans le verger agonisant.

— Creuse, petite cueilleuse aux doigts de givre, murmura une voix qui ne passait pas par l'air, mais qui résonnait directement dans la moelle de ses os.

C'était la voix du Premier Ancêtre, un son de feuilles sèches se froissant contre du marbre, un râle de racine cherchant l'eau au plus profond d'un puits tari. Elara s'agenouilla. Ses mains, autrefois habituées à la tendresse des écorces et à la fragilité des bourgeons, se firent griffes. Elle ne possédait pas d'outils, car le fer aurait offensé

la terre sacrée du Bayou. Elle utilisa ses ongles, ses doigts déjà tachés du violet amarante des fruits noirs, pour attaquer le bois et le limon qui scellaient la base du pilier.

Le parquet ne se brisa pas ; il se déchira comme une chair ancienne, révélant une terre qui n'était pas faite de poussière, mais d'un terreau de secrets compressés. C'était une substance noire et luisante, une sorte de nacre souterraine qui exhalait un parfum de lys en décomposition et de vieille foudre. À mesure qu'elle s'enfonçait dans les entrailles de la demeure, la chaleur du soleil de plomb semblait s'inverser, devenant un froid stellaire qui lui brûlait la peau. Ses mains s'enfonçaient dans le sol comme dans un onguent de sépulture, et chaque poignée de terre qu'elle jetait derrière elle semblait contenir le poids d'une année de deuil.

Les racines du Domaine apparurent bientôt, entrelacées comme les serpents d'un nid primordial. Elles n'étaient pas brunes ou beiges, mais translucides, parcourues de lueurs indigo et de pulsations d'un or malade. Elles entouraient le pilier, l'étreignant avec une ferveur d'amant désespéré. Elara sentit la résistance de la terre faiblir, le sol devenant plus meuble, presque fluide, comme si elle plongeait ses bras dans un lac de ténèbres liquides.

Soudain, ses doigts rencontrèrent quelque chose de dur, d'une dureté qui n'appartenait ni à la pierre ni au bois. C'était une surface lisse, glacée, dont le contact déclencha une vision de champs de fleurs de verre se brisant sous un vent de cendre. Elle écarta les dernières traînées de limon phosphorescent et ce qu'elle découvrit fit s'arrêter le temps lui-même.

Gisant sous le pilier, enchâssé dans une géode de cristal brut, se trouvait le corps du Premier Ancêtre. Mais ce n'était pas un cadavre tel que les vivants l'imaginent. La mort, dans le Bayou Rouge, n'était qu'une métamorphose minérale. L'homme était devenu une statue d'obsidienne et d'ambre, une relique dont chaque pore avait été comblé par la cristallisation de ses propres péchés. Ses côtes étaient des arches de

nacre blanche, son crâne une perle géante dont les orbites vides brillaient d'une lumière de nébuleuse mourante.

Le moteur de la malédiction était là. Le cœur du mort n'avait pas cessé de battre ; il s'était transformé en une horloge de rubis sombre qui pulsait au rythme lent des marées de sang du verger. Chaque battement envoyait une onde de choc à travers les racines, nourrissant les Pêches de Verre, leur insufflant la maturité maléfique qui allait bientôt consumer le Domaine. Le corps était un pont entre la terre affamée et le ciel immobile, une machine organique faite de regrets solidifiés.

— Regarde le prix de notre pérennité, Elara, siffla la voix dans son esprit, tandis que les parois du trou qu'elle avait creusé commençaient à suinter une résine dorée. Nous ne sommes pas des propriétaires, nous sommes les fruits d'un arbre qui dévore ses propres racines.

Elara tendit la main, ses doigts effleurant la poitrine de cristal de l'ancêtre. À travers la paroi transparente, elle vit les souvenirs de sa lignée circuler comme des insectes emprisonnés dans l'ambre : les mensonges de sa mère, les larmes de porcelaine de Céleste, les silences de plomb des pères disparus. Tout était là, stocké dans cette carcasse lumineuse, servant de combustible à la splendeur vénéneuse du Bayou.

Le corps n'était pas seul. Ses mains de cristal agrippaient les racines du pilier comme s'il tentait de se hisser vers la surface, ou peut-être comme s'il retenait la maison tout entière pour l'empêcher de sombrer dans l'abîme. Des fleurs de sel et de soufre poussaient entre ses vertèbres, s'épanouissant dans l'obscurité de la fosse en corolles d'un blanc spectral. C'était une beauté insoutenable, une perfection née de la décomposition absolue, le chef-d'œuvre d'une magie qui avait oublié la pitié.

Elara comprit alors que le mariage de sa sœur n'était pas une célébration, mais un sacrifice de sève nouvelle destiné à réalimenter ce moteur d'agonie. Céleste, avec sa robe en toiles d'araignées et sa peau de papier, n'était que la prochaine couche de

cristal, le prochain engrenage de cette horloge de chair et de verre. Le verger n'attendait pas une mariée, il attendait un nouveau noyau pour ses fruits amers.

La jeune cueilleuse sentit une colère froide, une tempête de givre monter en elle. Elle ne pouvait plus se contenter d'observer la lente fermentation du monde. Sa main se referma sur une racine qui serpentait près de la gorge du mort, une racine qui palpait d'une lumière violette, la même couleur que le jus qui tachait ses propres doigts. En tirant dessus, elle sentit toute la structure du Domaine de l'Écorce gémir. Les murs de la maison craquèrent, un son de porcelaine se brisant par milliers, et à l'étage, les dentelles du trousseau de Céleste s'agitèrent comme les ailes d'oiseaux prisonniers.

Le Domaine n'était plus une demeure, c'était un organisme vivant dont elle venait de toucher le nerf à vif. La vérité exhumée ne demandait pas à être comprise, elle demandait à être libérée ou brisée. Elara plongea son regard dans les orbites de l'ancêtre, cherchant un reste d'humanité dans cette géométrie de ténèbres et d'éclats. Elle n'y trouva qu'un miroir de sa propre image, une gardienne du seuil dont la destinée était de choisir entre la douceur du mensonge qui pétrifie et la douleur de la vérité qui dissout.

La terre autour d'elle commença à vibrer, un bourdonnement de ruche souterraine s'élevant des profondeurs du Bayou. Les Pêches de Verre, dehors, devaient frémir sur leurs branches de métal, prêtes à pleuvoir sur le sol comme des larmes noires. L'exhumation était complète ; le secret n'était plus enfoui sous les planchers, il respirait désormais dans l'air vicié de la salle de bal. Elara restait là, à genoux dans la poussière d'étoiles et le limon de lune, ses mains ancrées dans le thorax de celui qui avait tout commencé, sentant le moteur du monde ralentir sous sa pression, alors que la première note de l'orchestre invisible des racines montait vers le plafond comme un cri de délivrance.

Chapitre 12

Le Banquet des Ombres

La nappe n'était plus du lin, mais une étendue de givre figée sur le bois séculaire de la table de réception, un linceul de nacre où les couverts d'argent semblaient de longs doigts de squelettes attendant le signal d'un chef d'orchestre invisible. Dans cette salle à manger dont les murs respiraient au rythme lent d'un poumon de pierre, l'air était devenu une substance malléable, une gelée de crépuscule où flottaient des particules d'ambre et des fragments de souvenirs non résolus. Elara, les doigts encore endoloris par le contact de l'ossuaire souterrain, sentait la morsure du froid monter de ses chevilles, une caresse de vase et de lune qui l'ancrait dans ce sol mouvant.

Mère-Sangsue trônait en bout de table, majestueuse et terrible, drapée dans une soie si noire qu'elle semblait absorber la faible lueur des candélabres. Ses yeux, deux perles d'obsidienne serties dans un visage de craie, ne cillaient jamais. Elle maniait sa louche d'argent comme un sceptre, puisant dans une soupière de cristal une liqueur de framboises sauvages qui s'écoulait avec la viscosité du sang artériel. Autour de la table, les invités n'étaient que des silhouettes de brume, des spectres aux contours flous, vêtus de dentelles mangées par le sel et de redingotes couleur de lichen. Ils ne parlaient pas ; ils murmuraient dans une langue oubliée, un bruissement de feuilles mortes s'entrechoquant sous la brise d'un automne éternel.

Céleste, assise en face d'Elara, était la plus pâle de toutes ces ombres. Sa robe de mariée, tissée de fils d'araignée et de rosée pétrifiée, scintillait d'une lumière malade. Elle ne mangeait pas. Elle se contentait de fixer le vide, ses mains transparentes posées sur le rebord de la table comme deux oiseaux de porcelaine blessés. À chaque battement de cœur d'Elara, la silhouette de sa sœur semblait perdre un peu plus de sa densité, se fondant dans le dossier de sa chaise, devenant un vitrail à travers lequel on

pouvait deviner le mouvement des racines qui rampaient derrière le papier peint.

— Goûte, ma fille, susurra Mère-Sangsue, sa voix résonnant comme un frottement de racines contre une pierre tombale. La terre a été généreuse ce soir. Elle nous offre ses fruits les plus lourds, ceux qui ont mûri dans l'obscurité des secrets les mieux gardés.

Elle déposa devant Elara une assiette de fine faïence bleue, ornée de motifs représentant des cerfs aux bois de corail. Au centre, une Pêche de Verre reposait sur un lit de crème de pavot. Le fruit ne reflétait pas la lumière ; il l'aspirait. Il vibrait d'un éclat sombre, une géométrie de ténèbres qui battait au rythme de la demeure. Elara crut voir, sous la peau translucide et noire de la pêche, le visage minuscule et tourmenté de l'ancêtre qu'elle venait d'exhumer.

Les murs de la salle à manger commencèrent à pleurer. De longues larmes de sève ambrée coulaient le long des boiseries, emprisonnant les insectes de passage dans un sarcophage éternel. Le plafond, jadis orné de fresques célestes, s'abaissait comme un ciel d'orage, les nuages de peinture se transformant en de véritables volutes de fumée d'encens. L'orchestre invisible, tapi dans les angles morts de la réalité, entama une valse discordante. Les notes étaient des éclats de verre qui s'enfonçaient dans la chair, une mélodie de frottements de terre et de craquements d'écorce.

Un invité, dont le visage n'était qu'une spirale de fumée grise, leva son verre de cristal rempli d'une infusion de mandragore.

— À la mariée, dit-il, et sa voix était le cri d'un hibou au fond d'un puits. À celle qui ne sera jamais, pour que la terre reste pleine.

Les autres spectres levèrent leurs coupes à l'unisson. Le mouvement créa un courant d'air froid qui fit vaciller les flammes des bougies, transformant les ombres en griffes démesurées sur les murs. Elara sentit le sol se dérober sous ses pieds. Ce n'était plus du plancher, mais une boue épaisse, tiède, qui remontait le long de ses jambes, l'invitant à rejoindre le chœur des racines. Elle regarda ses mains : elles étaient

couvertes d'une poussière d'argent, la marque de celui qui a touché au cœur du monde.

— Mère, arrêtez cela, parvint-elle à articuler, mais sa voix semblait venir de très loin, étouffée par l'épaisseur du brouillard qui envahissait la pièce.

Mère-Sangsue sourit, révélant des dents blanches comme des fragments de quartz.

— On n'arrête pas la floraison du temps, Elara. On la contemple. On se laisse imbiber par son jus jusqu'à ce que nos os deviennent des branches. Regarde ta sœur. Elle a déjà accepté la métamorphose. Elle n'est plus une fille, elle est une promesse.

Céleste tourna la tête vers Elara. Ses yeux n'étaient plus que deux globes de verre fumé, reflétant le jardin extérieur où les Pêches de Verre se balançaient doucement sous un soleil noir. Un papillon de nuit, aux ailes de velours pourpre, sortit de la bouche de la fiancée pour aller se perdre dans les plis de la nappe. La réalité se craquelait comme un vieux vernis. Les fenêtres ne donnaient plus sur le Bayou Rouge, mais sur un abîme de racines entrelacées, une architecture organique où des milliers d'âmes étaient suspendues dans des cocons de sève.

Le dîner n'était qu'une pièce de théâtre macabre, une mise en scène destinée à sceller le destin de la lignée. Les invités, Elara le comprit soudain, étaient les anciens propriétaires du Domaine de l'Écorce, ceux qui avaient nourri le verger de leurs propres silences. Ils étaient là pour assister à la nouvelle récolte. L'un d'eux, une femme dont la robe de bal tombait en lambeaux de brume, se pencha vers Elara. Son haleine sentait la terre fraîche et le miel rance.

— Ne crains pas la morsure du fruit, murmura-t-elle. La douleur est la seule clé du jardin de l'oubli.

Mère-Sangsue saisit alors un couteau à lame d'obsidienne et commença à trancher une large pièce de viande qui n'était autre qu'une racine de mandragore à forme humaine. Le cri qui s'en échappa fut une note de violon stridente qui brisa les verres de la table. Le liquide pourpre se répandit sur la blancheur du givre, traçant des veines

complexes, une carte de territoires interdits.

Elara se leva, faisant basculer sa chaise qui disparut instantanément dans la boue du sol. Elle sentait le battement de la Pêche de Verre résonner dans sa propre poitrine, un tambour de guerre qui appelait à la destruction de l'illusion. Elle plongea ses mains dans la soupière, ignorant la brûlure de la liqueur sirupeuse. Ses doigts cherchèrent le fond de la porcelaine et en sortirent une poignée de terre noire, mêlée de dents de lait et de pétales flétris.

— Le banquet est fini, dit-elle d'une voix qui fit trembler les fondations du manoir.

Mère-Sangsue poussa un gémissement qui ressemblait au craquement d'un chêne foudroyé. Les invités spectraux commencèrent à se dissoudre, se transformant en une pluie de cendres argentées qui recouvrit la table. Les murs de la salle à manger s'effritèrent, révélant le ciel du Bayou, un dôme de cuivre incandescent où le soleil refusait toujours de mourir.

Céleste restait là, seule survivante de cette décomposition, ses yeux de verre fixés sur Elara avec une infinie tristesse. Le manoir n'était plus qu'une carcasse de bois et de souvenirs, un squelette de géant échoué dans les eaux rouges. Les racines, privées de leur festin de secrets, commencèrent à se rétracter avec un sifflement de serpents blessés.

Elara serra contre elle la poignée de terre et de dents, sentant la magie amère de sa lignée couler dans ses veines comme un poison nécessaire. La veille du mariage s'achevait dans un silence de cathédrale engloutie, alors que l'orchestre des ombres s'éteignait sous le poids d'une vérité trop lourde pour être portée. Dehors, les Pêches de Verre, prêtes à éclater, attendaient la première goutte de rosée pour libérer le venin de l'aube. Elara ne regarda pas en arrière ; elle savait désormais que pour sauver Céleste, elle devrait apprendre à cultiver l'ombre, et non plus à la fuir.

Chapitre 13

La Noce de Cristal

Le soleil, ce souverain aveugle, s'obstinait à clouer l'ombre au pied des arbres, refusant de céder la place à l'obscurité promise. Sous cette voûte de cuivre incandescent, le verger du Domaine de l'Écorce ne respirait plus ; il pulsait. Les Pêches de Verre, suspendues aux branches comme des larmes de géant solidifiées, vibraient d'un éclat noir et huileux, capturant les derniers reflets d'une lumière qui semblait fermenter. Chaque fruit était une cloche de cristal sombre renfermant un orage de secrets, et le vent, rare et brûlant comme le souffle d'une forge, les faisait s'entrechoquer dans un carillon sépulcral.

Elara sentait la terre tressaillir sous la plante de ses pieds, un murmure de racines affamées qui remontait le long de ses chevilles comme une caresse de serpent. Sa main, crispée sur la poignée de terre et de dents qu'elle avait exhumée des entrailles du manoir, brûlait d'une fièvre ancienne. La poussière d'os s'insinuait sous ses ongles, lui dictant les pensées du Premier Ancêtre, celui dont le squelette servait de fondation à cette demeure de malheur.

Au centre de l'arène de branches tordues, l'autel s'élevait, une table de pierre dévorée par des lichens couleur de sang frais. C'est là que la cérémonie devait sceller le sort de la lignée.

Céleste apparut enfin, émergeant des rideaux de mousse espagnole comme une apparition d'écume. Sa robe de mariée, tissée par des araignées nourries au nectar de pavot, flottait autour d'elle, plus légère qu'un soupir de mourant. Elle n'était qu'une silhouette de nacre et d'opale, ses yeux de verre délavé fixés sur un horizon que les vivants ne pouvaient percevoir. À chaque pas, la traîne de son vêtement accrochait les

épines du sol, et chaque déchirement résonnait comme un cri de soie dans le silence étouffant du bayou.

À ses côtés, Julian avançait avec la raideur d'un automate de porcelaine. Son costume de velours nuit semblait absorber la moindre parcelle de clarté, faisant de lui un trou noir dans le paysage flamboyant. Dans son regard, Elara ne vit pas l'amour d'un fiancé, mais la convoitise glacée d'un alchimiste devant une mine d'or pur. Il tenait le bras de Céleste avec une délicatesse feinte, ses doigts longs et effilés serrant le poignet de la jeune femme comme pour empêcher son âme de s'évaporer avant l'heure.

Puis, il y eut Mère.

Elle trônait à la tête du verger, mais elle n'était plus la femme de confitures et de dentelles que le Domaine avait connue. Son corps s'était étiré, ses membres s'allongeaient comme des lianes cherchant le ciel, et sa peau prenait la texture gercée et grise des vieux chênes foudroyés. Ses cheveux, autrefois d'un argent liquide, s'entremêlaient désormais aux branches supérieures, formant une couronne de ronces naturelles. Elle était en train de devenir le cœur battant du verger, l'Arbre-Mère dont la sève est faite de larmes et de venin.

« Le temps de la récolte est venu », murmura Mère, et sa voix n'était plus qu'un froissement de feuilles mortes, un sifflement de vent dans une crevasse.

Le rituel commença sans prière, seulement par le chant des racines. Le sol se mit à onduler, la boue rouge remontant à la surface comme une humeur bilieuse. Les invités, des ombres sans visage vêtues de haillons de bal, se rangèrent en cercle, leurs mains jointes formant une chaîne de chair froide.

Julian s'approcha de l'autel, mais au lieu de prononcer les vœux sacrés, il sortit de sa poitrine un flacon de cristal vide, taillé pour recueillir l'essence même de la

décomposition. Elara comprit alors : il n'était pas là pour s'unir à Céleste, mais pour traire la magie de leur mère au moment précis de sa métamorphose, pour capturer le dernier souffle humain de la lignée et s'en faire une couronne d'immortalité.

« Tu ne le feras pas », cria Elara, sa voix brisant le dôme de silence qui pesait sur le verger.

Elle s'élança, mais Julian leva une main, et les racines surgirent du sol pour lui entraver les jambes. Elles s'enroulèrent autour de ses cuisses avec la force des câbles de fer, l'ancrant dans la terre grasse. Il sourit, un sourire de miroir brisé, alors que Mère commençait à se tordre, ses côtes s'ouvrant pour laisser jaillir des fleurs de cristal noir.

« Petite cueilleuse, murmura Julian, tu n'as jamais compris que ce verger n'est pas une prison, mais un alambic. Ta sœur est la coupe, ta mère est le fruit, et je suis celui qui boira l'éternité. »

Céleste, sur l'autel, semblait s'effriter. Des éclats de nacre tombaient de ses joues, révélant le vide azuré de son être. Elle n'était déjà plus qu'un réceptacle, une offrande de verre offerte à la faim insatiable de la terre.

C'est alors que Mère-Sangsue poussa son cri final. Ce n'était pas un son, mais une onde de choc chromatique qui balaya le verger. Les Pêches de Verre explosèrent simultanément, libérant un nuage de pollen noir qui se changea instantanément en une pluie d'aiguilles d'onyx. La transformation était totale : Mère n'était plus qu'une colonne de bois pétrifié, ses bras dressés vers le soleil immobile, ses racines plongeant si profondément qu'elles semblaient vouloir transpercer le cœur du monde.

Julian, le flacon levé, s'apprêtait à recueillir la sève d'or sombre qui coulait de l'écorce de Mère. Mais Elara, dans un effort de volonté qui lui déchira les muscles, ouvrit son poing. Elle ne jeta pas la terre et les dents vers Julian, elle les offrit au sol.

« Ancêtre ! » hurla-t-elle. « Reprends ce qui t'appartient ! »

La terre se fendit avec un fracas de tonnerre souterrain. Une faille béante s'ouvrit sous l'autel, une gueule d'ombre tapissée de racines séculaires. Le Premier Ancêtre, réveillé par l'offrande de ses propres restes, étendit ses phalanges de bois mort. Julian, pris au piège par l'ambition de son propre sortilège, vit le sol se dérober sous lui. Le flacon de cristal s'échappa de ses doigts et vola en éclats sur la pierre de l'autel, se mêlant à la sève et au sang de la terre.

Le cri de Julian fut étouffé par le bouillonnement du Bayou Rouge qui s'engouffrait dans la crevasse. Il fut aspiré dans les profondeurs, non pas comme un roi, mais comme un engrais de luxe pour les siècles à venir.

Elara se libéra de ses liens, rampant vers Céleste. Sa sœur gisait sur l'autel, son corps de verre criblé de fissures, mais ses yeux avaient retrouvé une lueur humaine, une étincelle de résine brûlante. Le verger, privé de son prédateur et de sa reine, commença à se figer dans une immobilité de mausolée.

Le soleil, pour la première fois depuis des éons, sembla vaciller. Une ombre longue, une ombre véritable, s'étira enfin sur les eaux rouges du bayou. La chaleur de plomb se mua en une fraîcheur de tombeau.

Elara prit la main de sa sœur, sentant les morceaux de nacre se recoller sous l'effet d'une magie plus douce, une magie de cicatrices. Elles étaient seules sous la carcasse de l'Arbre-Mère, dont les branches ne portaient plus de fruits noirs, mais des bourgeons de cristal blanc, purs comme la première gelée.

Le silence qui suivit n'était plus celui de l'étouffement, mais celui d'une page que l'on tourne dans le grand livre de la poussière. Les Pêches de Verre avaient cessé de battre, et dans le ciel de cuivre qui virait enfin au violet, la lune apparut, une faucille d'argent

prête à faucher les restes d'un cauchemar trop beau pour s'achever autrement que dans la cendre.

Chapitre 14

Le Cœur de l'Écorce Brisé

L'air était une étoffe de cuivre chauffée à blanc, une membrane immobile qui emprisonnait le Domaine de l'Écorce dans une éternité de soufre et de sève rance. Sous le zénith cruel d'un soleil qui refusait de cligner de l'œil, le Bayou Rouge ne coulait plus ; il s'étalait comme un tapis de velours cramoisi, épais de secrets et de limons anciens. Au centre de cette arène de chaleur, l'Arbre-Mère se dressait, cathédrale de bois pétrifié dont les racines s'enfonçaient dans le ventre du monde pour y puiser l'amertume des siècles.

Elara avançait, ses pieds s'enfonçant dans une boue qui murmurait des prénoms oubliés. Chaque pas était une trahison envers le silence. Ses mains, burinées par les saisons de récolte, portaient encore les stigmates de l'aube : des traînées de jus de cristal violet qui luisaient comme du sang de comète sous l'éclat implacable. Elle sentait dans ses moelles le battement sourd du verger, cette pulsation d'obsidienne qui dictait le rythme des cœurs de sa lignée. C'était une musique de verre brisé, un chant de sirène qui montait des profondeurs de la terre pour venir s'enrouler autour de ses chevilles.

Au pied du tronc monumental, Céleste n'était déjà plus tout à fait une femme. Elle était une apparition de nacre et de givre, prisonnière d'une robe de mariée dont les dentelles semblaient tissées par des araignées nourries de lune. Sa peau, d'une blancheur effrayante, se fissurait par endroits, laissant deviner une lueur émeraude, la sève des ancêtres qui cherchait à s'échapper de cette prison de chair. Elle était l'offrande, le calice de porcelaine destiné à recevoir le venin sucré du rituel. Ses yeux, deux perles délavées par la peur, cherchèrent ceux d'Elara dans un appel muet, alors que les racines commençaient à ramper sur ses hanches, l'enlaçant avec la tendresse

d'un linceul.

« Elara... » La voix ne venait pas des lèvres de Céleste, mais de l'écorce elle-même. C'était le murmure du premier ancêtre, celui qui dormait sous le pilier central de la demeure, dont les os s'étaient transformés en corail noir au fil des âges. « Cueille le fruit. Accepte la récolte. Le sang doit redevenir sucre pour que le domaine survive. »

Elara leva les yeux vers la branche maîtresse. Là, suspendu par un pédoncule de fer et de soie, oscillait le Cœur de l'Écorce. C'était une pêche de verre d'une taille démesurée, un joyau d'ombre dont les facettes capturaient la lumière agonisante du bayou pour la transformer en un éclat funeste. À l'intérieur, on devinait un noyau de feu liquide, un moteur de magie brute qui battait avec la régularité d'un condamné. C'était la source. La beauté et la malédiction. La promesse d'une vie éternelle dans une cage de cristal, ou la mort dans la poussière de la vérité.

Le verger hurla. Un vent de cendres se leva soudain, faisant frissonner les feuilles de métal des arbres alentour. Les Pêches de Verre, suspendues par milliers, se mirent à tinter, un carillon de mort qui résonnait jusque dans les dents de la jeune femme. Elle sentit le poids de l'héritage, cette confiture sirupeuse que sa mère versait dans leurs veines depuis l'enfance pour noyer les cris des disparus. Sauver sa sœur, c'était briser le monde. Garder le monde, c'était laisser le cristal dévorer Céleste, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une statue de plus dans ce jardin de regrets.

Elara plongea sa main dans son tablier de lin lourd et en sortit la serpe de silex, une lame ancienne qui semblait avoir été taillée dans un morceau de nuit tombé du ciel. Le métal de la terre contre le verre du destin.

« Ne fais pas cela, Cueilleuse, » gronda la terre sous ses pieds. « Sans le Cœur, le soleil tombera. La magie se fanera comme une fleur de sel sous la pluie. Vous ne serez plus que des ombres dans un désert de boue. »

Elara regarda Céleste. Une larme de cristal pur coula sur la joue de la fiancée, traçant un sillon de lumière sur son visage de porcelaine. Céleste se brisait. Littéralement. Une fissure courut de son épaule à son poignet, et un son de harpe désaccordée s'échappa de sa poitrine.

« Je préfère la cendre à cette prison de lumière, » murmura Elara, la voix ferme comme une racine de chêne.

Elle bondit sur une racine saillante, ignorant les épines de verre qui lui déchiraient les paumes. Elle grimpa avec la rage d'une bête traquée, ses doigts trouvant prise dans les gerçures de l'écorce millénaire. Le Cœur de l'Écorce battait plus fort, une onde de choc qui menaçait de la précipiter dans les eaux rouges en contrebas. L'odeur de la fermentation devint insupportable, un parfum de jasmin et de cadavre, de miel et de soufre.

Arrivée à hauteur du fruit-roi, Elara vit son propre reflet dans l'obsidienne. Elle y vit une femme aux yeux d'ambre, auréolée de la gloire tragique de ceux qui détruisent ce qu'ils ont appris à chérir. Elle leva la serpe. L'univers sembla retenir son souffle. Le soleil immobile vacilla sur son socle de cuivre, une ride d'ombre traversant enfin son visage de feu.

D'un coup sec, Elara ne coupa pas le pédoncule. Elle frappa le fruit en plein centre.

Le son fut celui d'un monde qui se déchire. Un cri de cristal, aigu, insoutenable, qui fêla le ciel lui-même. Le Cœur de l'Écorce n'explosa pas ; il s'effondra sur lui-même, libérant des cascades de lumière noire et de sève incandescente. La substance se répandit sur les mains d'Elara, la brûlant d'un froid polaire, transformant sa douleur en une vision de siècles de printemps interdits.

L'effet fut immédiat. L'Arbre-Mère poussa un gémissement de géant agonisant. Ses

branches, jadis invincibles, se mirent à se courber, à perdre leur rigidité de verre pour retrouver la souplesse de la pourriture. Tout autour d'elles, le verger s'effondrait. Les Pêches de Verre se détachaient des branches, tombant dans le Bayou Rouge avec le bruit mat de pierres jetées dans un puits de sang. La magie se retirait, une marée descendante emportant avec elle les illusions de beauté et les mensonges de soie.

Céleste tomba à genoux, la robe de mariée se désagrégeant en une poussière grise. La nacre de sa peau s'écailla, révélant la chair tendre et humaine, rougeoyante de vie retrouvée. Elle respira, un grand souffle rauque, le premier véritable air qu'elle humait depuis que les noces funèbres avaient été annoncées.

Alors, le miracle le plus terrifiant se produisit. Le soleil, ce tyran de plomb qui trônait au zénith depuis des générations, commença à glisser. Lentement, avec une grâce de navire naufragé, il s'enfonça derrière la ligne d'horizon des cyprès chauves. Pour la première fois, une ombre véritable, longue et salvatrice, s'étira sur la terre. La chaleur étouffante fut balayée par un frisson, une caresse de vent frais venue des confins du monde sauvage.

L'Arbre-Mère n'était plus qu'une carcasse de bois gris, ses feuilles de métal jonchant le sol comme des pièces de monnaie dévaluées. Elara redescendit, ses mains vibrant encore de l'écho du choc. Elle rejoignit sa sœur dans la boue qui n'était plus sacrée, mais simplement de la terre, fertile et noire.

Le ciel vira au violet, puis au bleu profond, avant que les premières étoiles ne percent la voûte, telles des pépites de diamant oubliées par la nuit. Dans le silence nouveau, un silence de repos et non d'oppression, les deux sœurs se tinrent la main. La magie s'était tue, la décomposition magnifique avait commencé son œuvre, et sous la lune d'argent qui se levait enfin comme une faucille prête pour une autre moisson, le Bayou Rouge commença, très lentement, à couler vers la mer.

Chapitre 15

Le Premier Crépuscule

L'ombre, telle une marée d'encre de Chine versée sur un buvard de pourpre, dévorait enfin l'horizon qui n'avait connu que la morsure d'un soleil immobile. Le ciel n'était plus cette plaque de cuivre incandescent, mais un velours meurtri, un tissu de violet et de cobalt où les premières lueurs sidérales commençaient à poindre, pareilles à des larmes d'argent versées par une divinité convalescente. Le Domaine de l'Écorce, privé de la sève magique qui l'avait maintenu dans une éternité de verre et de poussière, s'affaissait doucement dans le limon.

Les colonnes de la demeure, autrefois blanches comme des os de géants, se fendaient avec des craquements de soie déchirée. La porcelaine fêlée des services à thé, les dentelles amidonnées de la mère et les rideaux rigides comme des linceuls se dissolvaient dans l'humidité retrouvée du Bayou Rouge. Ce n'était pas une destruction brutale, mais un effacement mélancolique, une reddition de la matière devant le passage du temps qui reprenait ses droits. La mélasse sirupeuse qui stagnait dans les offices, cette confiture de secrets et de non-dits, ne sentait plus le sucre brûlé, mais l'eau croupie et la mousse ancienne, redevenant l'humus fertile d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

Elara se tenait au centre de la cour dévastée, ses pieds s'enfonçant dans une boue qui n'était plus du sang vieux, mais une terre fraîche, presque froide. Ses mains, longtemps marquées par l'éclat sombre des fruits de cristal, retrouvaient la pâleur de la chair vivante, bien que les cicatrices de la cueillette brillent encore sous la lune comme des constellations privées. Elle respirait l'air nouveau : un air qui ne pesait plus sur les poumons comme une chape de plomb, un air qui portait le parfum de la pluie lointaine et de la sève libre.

À ses côtés, Céleste semblait s'éveiller d'un sommeil de mille ans. Sa robe de mariée, cette architecture de toiles d'araignées et de vanité, tombait en lambeaux grisâtres sur ses épaules nues. La fragilité de verre de sa peau s'estompait, laissant place à une transparence plus humaine, celle d'un bourgeon après l'orage. Elle tremblait, non plus de terreur devant l'autel de racines, mais de ce frisson délicieux que procure le premier vent du soir sur une peau trop longtemps accablée de chaleur.

— Regarde, murmura Elara, et sa voix n'était plus qu'un souffle de roseau. Le ciel coule.

Le Bayou Rouge, autrefois miroir immobile de la stagnation, s'était mis à frémir. Les courants, libérés du joug de l'Arbre-Mère, dessinaient des arabesques d'argent à la surface des eaux sombres. Le fleuve ne retenait plus ses morts ; il les berçait, les emportant vers l'oubli de l'océan, loin des racines avides qui les avaient emprisonnés. Les nénuphars, dont les fleurs ressemblaient jadis à des mains crispées, s'ouvraient désormais comme des coupes offertes à la rosée.

Les deux sœurs entamèrent leur marche vers la lisière du domaine. Chaque pas les éloignait des ruines de leur lignée. Elles passèrent devant les débris des Pêches de Verre, dont les éclats noirs jonchaient le sol comme les débris d'un miroir de sorcière. Ces fruits, qui avaient battu au rythme des péchés ancestraux, n'étaient plus que des cailloux sans âme, des fragments de nuit solide dont la magie s'était évaporée pour rejoindre la brume qui montait des marais.

Le silence qui les entourait était une symphonie de renaissances. Le cri d'une chouette, profond et boisé, déchira l'obscurité, remplaçant les hurlements étouffés des ancêtres sous le pilier central. Les insectes de nuit, ces petits joailliers de l'ombre, commençaient leur ballet de lumières erratiques, traçant des ponts de phosphore entre les cyprès chauves. Tout ce qui avait été figé dans une perfection macabre retrouvait la grâce de la décomposition et du mouvement.

Elara sentit le poids du secret qu'elle portait s'alléger. La voix du premier ancêtre, ce murmure de terre et de rancœur qui hantait ses pensées depuis qu'elle avait goûté au fruit défendu, s'était tue. À sa place, il n'y avait plus que le battement régulier de son propre cœur, un tambour de chair et de volonté, accordé à la pulsation lente de la forêt qui reprenait ses droits sur la pierre.

Lorsqu'elles atteignirent le grand portail de fer forgé, dont les motifs de lierre semblaient maintenant vouloir véritablement pousser vers les cieux, elles s'arrêtèrent un instant. Derrière elles, le manoir n'était plus qu'une silhouette fantomatique, une carcasse de souvenirs s'enfonçant dans la gueule béante et douce de la végétation. La magie n'était plus une grâce, elle n'était plus ce poison doré qui figeait les larmes dans les yeux ; elle était redevenue sauvage, invisible, une simple vibration dans la structure de la nuit.

Céleste posa sa tête sur l'épaule de sa sœur. Ses cheveux, autrefois coiffés comme des fils de soie rigide, flottaient désormais librement, captant les rayons d'une lune qui s'élevait comme une faucille de nacre prête pour une moisson d'étoiles. Elle ne craignait plus de se briser. Elle acceptait la fluidité de son existence, la certitude que demain serait fait de chair et non de porcelaine.

Elles franchirent le seuil du domaine, quittant la terre des fruits lourds pour entrer dans le royaume des ombres mouvantes. Le sentier qui s'ouvrait devant elles était couvert d'aiguilles de pin et de feuilles mortes, un tapis moelleux qui étouffait le bruit de leurs pas, comme pour ne pas réveiller les derniers échos de la tragédie.

Le Bayou les accueillit avec la tendresse d'une mère qui a longtemps attendu le retour de ses enfants. L'eau des marais, dégagée des scories de la malédiction, reflétait le firmament avec une clarté de cristal pur. Elles n'étaient plus la Cueilleuse et la Fiancée ; elles étaient deux silhouettes éphémères marchant dans le poème du crépuscule, deux étincelles de vie retournant au brasier du monde.

Derrière elles, l'Arbre-Mère acheva de s'effondrer dans un soupir de poussière d'argent. Les dernières confitures de la mère, ces fioles de passé confit, éclatèrent sous la pression de la moisissure nouvelle, libérant un parfum de violette sauvage et d'humus qui se perdit dans la brise. La terre était enfin repue, non de sang, mais de repos.

Elara leva les yeux vers la voûte céleste. Les constellations, ces anciennes boussoles des voyageurs égarés, semblaient lui faire signe. Elle n'avait plus besoin de lire dans les entrailles des fruits noirs pour connaître son destin. Son destin était là, dans le froid de la nuit, dans la fatigue de ses muscles, dans la chaleur de la main de sa sœur.

Sous la lune d'argent, le Bayou Rouge n'était plus un tombeau, mais un berceau. Les eaux s'écoulaient vers la mer, emportant les cendres du Domaine de l'Écorce, lavant les racines de l'amertume, laissant derrière elles une terre prête à fleurir d'une beauté simple, périssable et vraie. Les deux sœurs s'enfoncèrent dans l'obscurité bienveillante, là où les histoires de cristal ne sont plus que des légendes racontées par le vent aux feuilles de saule, alors que le monde, libéré de sa fièvre, s'endormait enfin dans la fraîcheur du premier crépuscule.

FIN

Merci d'avoir lu "Maudits Soient les Fruits Lourds"

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)